

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1939

N°

THÈSE

POUR LE

383

DOCTORAT EN MÉDECINE

(Diplôme d'État)

PAR

MOZET, Eugène, Paul

né le 30 Mai 1912, à Rumigny (Ardennes)

**Les Épidémies
dans la Thiérache
et les
régions circonvoisines
de 1779 à 1782**

Président : M. TANON, Professeur

1939

V. HELLO, Imprimeur
4, Rue Barbès, 4
MONTROUGE
(Seine)

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1939

N°

THÈSE

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(Diplôme d'État)

PAR

MOZET, Eugène, Paul

né le 30 Mai 1912, à Rumigny (Ardennes)

Les Épidémies dans la Thiérache et les régions circonvoisines de 1779 à 1782

Président : M. TANON, Professeur

1939

V. HELLO, Imprimeur
4, Rue Barbès, 4
MONTROUGE
(Seine)



FACULTE DE MEDECINE DE PARIS

LE DOYEN TIFFENEAU.

I. — PROFESSEURS

Anatomie	ROUVIÈRE.
Physiologie	LÉON BINET.
Physique médicale	STROHL.
Chimie médicale	POLONOVSKI.
Bactériologie	Robert DEBRÉ.
Parasitologie et histoire naturelle médicale	BRUMPT.
Pathologie et thérapeutique générale	BAUDOIN.
Pathologie médicale	ABRAMI.
Pathologie chirurgicale	MONDOR.
Anatomie pathologique	LEROUX.
Histologie	CHAMPY.
Pharmacologie et matière médicale	TIFFENEAU.
Thérapeutique	HARVIER.
Hygiène et médecine préventive	TANON.
Médecine légale	BALTHAZARD.
Histoire de la médecine et de la chirurgie	LAIGNEL-LAVASTINE.
Pathologie expérimentale et comparée	FIESSINGER.
Hydrologie thérapeutique et climatologie	CHIRAY.
Clinique médicale	LOEPER.
	CARNOT.
	CLERC.
	Marcel LABBÉ.
Hygiène et clinique de la première enfance	LEREBOULLET.
Clinique des maladies des enfants	NOBÉCOURT.
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale	H. CLAUDE.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	GOUGEROT.
Clinique des maladies du système nerveux	GUILLAIN.
Clinique des maladies infectieuses	LEMIERRE.
Clinique chirurgicale	CUNÉO.
	GOSSET.
	GRÉGOIRE.
	LENORMANT.
Clinique ophtalmologique	TERRIEN.
Clinique urologique	CHEVASSU.
	COUVELAIRE.
Clinique d'accouchements	JEANNIN.
	LÉVY-SOLAL.
	MOCQUOT.
Clinique gynécologique	OMBRÉDANNE.
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie	RATHERY.
Clinique thérapeutique médicale	LEMAITRE.
Clinique oto-rhino-laryngologique	Pierre DUVAL.
Clinique thérapeutique chirurgicale	M. VILLARET.
Clinique propédeutique	TROISIER.
Clinique de la Tuberculose	MATHIEU.
Clinique chirurgicale orthopédique de l'adulte	LAUBRY.
Clinique cardiologie	CLOVIS VINCENT.
Clinique de neuro-chirurgie	N...
Clinique d'Assistance Médico-sociale	HAZARD.
	HOVELACQUE.
Professeurs sans chaire	MULON.
	OLIVIER.
	SANNIÉ.
	VERNE.

II. — AGRÉGÉS EN EXERCICE

AMELINE	Pathologie chirurgicale
BARIÉTY	Pathologie médicale.
MM.	Pathologie médicale.
BÉNARD (Henri)	Hygiène.
BERNARD (Etienne)	Pathologie médicale
BEZANÇON (Justin)	Hydrologie.
BOULIN	Pathologie médicale.
BULLIARD	Histologie.
CATHALA	Pathologie médicale.
CHEVALLIER ..	Pathologie médicale.
COSTE	Pathologie médicale.
DOGNON	Physique.
JOANNON	
FEY	Urologie.
FUNCK	Pathologie chirurgicale
GALLIARD	Parasitologie.
GASTINEL	Bactériologie.
DE CAUDART D'ALLAINES .	Pathologie chirurgicale.
GAYET	Physiologie.
DE GENNES ...	Pathologie médicale.
GIROUD	Histologie.
HAGUENAU ...	Pathologie médicale.
HALPHEN	Oto-rhino-laryngologie.
HUGUENIN	Anatomie pathologique.

MM.	
LACOMME	Obstétrique.
LANTUÉJOUL ..	Obstétrique.
LAROCHE Guy.	Pathologie médicale.
LAVIER	Parasitologie.
LELONG	Pathologie médicale.
LEMAIRE	Pathologie expériment.
LEVEUF	Pathologie chirurgicale
Mlle J. LÉVY .	Pharmacologie.
LÉVY - VALENSI	Neurologie et Psychiâ- trie.
MÉNÉGAUX ...	Pathologie chirurgicale
MOLLARET ...	Pathologie médicale.
MOREAU	Pathologie médicale.
MOULONGUET .	Pathologie chirurgicale
MOUQUIN	Pathologie médicale.
PETIT - DUTAILLIS	Pathologie chirur .
PIÉDELIÈVRE .	Médecine légale.
PORTES	Obstétrique.
RENARD	Ophthalmologie.
RICHET	Physiologie.
SÈNEQUE	Pathologie chirurgicale
TURPIN	Pathologie médicale.
VIGNES	Obstétrique.
WILMOTH	Pathologie chirurgicale

III. — AGRÉGÉS RAPPELÉS A L'EXERCICE

pour le service des examens

MM.	
ALGLAVE	Pathologie chirurgicale
BUSQUET	Pharmacologie.
CHAILLEY-BERT.	Physiologie.
GUÉNIOT	Obstétrique.
HEITZ - BOYER.	Pathologie chirurgicale

MM.	
LARDENNOIS ..	Pathologie chirurgicale
LE LORIER ...	Obstétrique.
NEVEU-LEMAIRE.	Parasitologie.
SCHWARTZ ...	Pathologie chirurgicale
VAUDESCAL ...	Obstétrique.

IV. — AGRÉGÉS CHARGÉS DE COURS DE CLINIQUE ANNEXE à titre permanent

MM.		MM.	
ALAJOUANINE .	} Clinique médicale.	BASSET	} Clinique chirurgicale.
AUBERTIN		BROCQ	
BRULÉ		CADENAT	
CHABROL		GATELLIER ...	
DONZELOT ...		MOURE	
DUVOIR		QUENU	
LIAN		VELTER	
PASTEUR - VAL- LERY - RADOT.			
SÉZARY			
		MM.	
		ECALLE	} Clinique obstétricale.
		METZGER	

V. — CHARGÉS DE COURS

MM.	
CHAILLEY-BERT, agrégé.	Education physique.
LEDOUX-LEBARD	Radiologie clinique.
RUPPE	Stomatologie.
WEIL-HALLÉ	Puériculture.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans des dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MA MERE, A MON PERE

Trop faible témoignage de ma
profonde reconnaissance et de ma
filiale affection.

A MA FEMME

A MES SŒURS MARIE ET LILY

A MON FRERE EUGENE

A MES GRANDS-PARENTS
(*In memoriam*)

A MES BEAUX-PARENTS

A MA GRAND'MERE

MEIS ET AMICIS



Digitized by the Internet Archive
in 2026

A MON PRESIDENT DE THESE

Monsieur le Professeur TANON

*Professeur d'Hygiène à la Faculté de Médecine
de Paris,*

Membre de l'Académie de Médecine,

*Conseiller technique Sanitaire au Ministère
de la Santé Publique,*

*Inspecteur général des Services Techniques d'Hygiène
à la Préfecture de Police,*

Directeur de l'Institut d'Hygiène,

Officier de la Légion d'Honneur.

Qui nous a fait le grand hon-
neur d'accepter la présidence de
cette thèse.

Qu'il veuille bien trouver ici
l'expression de notre profonde
gratitude.

A Monsieur le Docteur PICARD ⁴⁸

Qui nous a inspiré le sujet de
cette Thèse.

Qu'il veuille bien trouver ici
l'expression de nos remercie-
ments.

A Monsieur le Docteur RAILLIET

*Médecin des Hôpitaux de Reims,
Chevalier de la Légion d'Honneur.*

Qui nous a aidé de ses conseils
éclairés.

Nous lui exprimons notre vive
reconnaissance.

A MES MAITRES DE L'ECOLE DE MEDECINE
DE REIMS

A MES MAITRES DE LA FACULTE DE MEDECINE
DE PARIS ET DES HOPITAUX

CHAPITRE PREMIER

APERÇU GEOGRAPHIQUE ET ETHNIQUE DE LA THIERACHE

La Thiérache ou « Theoricia Sylva » tire son nom de l'immense forêt qui la couvrait de toutes parts au Moyen Age ; de cet important massif boisé ne subsistent plus que les forêts de Saint-Michel, du Nouvion et d'Origny. Elle appartenait autrefois à la Picardie dont elle était une des subdivisions.

On peut considérer la Thiérache comme une région naturelle comprise entre le cours de la Serre et de l'Oise, ayant au Nord et à l'Est la limite actuelle du Département de l'Aisne. C'est de plus une contrée incluse entre plusieurs régions naturelles : au Nord, la Fagne, l'Ardenne à l'Est, le Laonnois au Sud et le Vermandois à l'Ouest.

La Thiérache représente aujourd'hui l'arrondissement de Vervins tout entier, les cantons de Marle, Crécy-sur-Serre, Rozoy-sur-Serre, Ribemont, une partie du canton de la Fère. Le sol est tantôt argileux, recouvert de bois, tantôt crayeux et limoneux sur lequel s'étendent à perte de vue de vastes prairies entourées de haies et plantées de pommiers superbes.



ARDENNES

Doncount.
 Every 100 3440.
 • Managing in Hays

LA O'NNNOIS

[illegible]

• Keweenaw • Ring
 • Agnes • Chazy • Anigony
 • Abbeault • Sincery • Bay
 • Monacoup

SOISSONNAIS

AISNE Rivière

செய்து

Echelle

P. Mozart.

7
A
R
N
E

Le climat est, avant tout, humide; l'hiver est plus rigoureux que dans les autres parties de la Picardie, l'été assez chaud, les pluies assez abondantes. C'est presque un climat continental. L'humidité s'explique par le nombre considérable de cours d'eau qui y prennent leur source et par le sous-sol souvent imperméable. Cette notion d'humidité a peut-être joué un rôle dans la propagation des épidémies que nous allons décrire.

La population est dispersée dans des villages et hameaux situés dans les clairières; il y a peu de gros bourgs. Le Thiérachien descendant des anciens Kymris et peut-être des Bohémiens dont parle Richepin, est un homme grand et fort, à la figure osseuse, aux mains noueuses. Il s'adonnait aux rudes travaux de la terre et, pendant les longues veillées d'hiver tissait le chanvre, rouï dans les mares et les rivières et battu à la « broye ». Il savait se contenter du plus strict nécessaire.

Nous rattacherons à la Thiérache, le Vermandois et le Laonnois, régions limitrophes situées à l'Ouest et au Sud, qui furent victimes également d'épidémies meurtrières.

CHAPITRE II

DESCRIPTION ET ETUDE DES EPIDEMIES

DANS LA THIERACHE

DE 1779 A 1782

Pendant quatre années consécutives, la Thiérache où, suivant le mot du Laonnois Jules Michelet, « l'histoire de l'antique France semble entassée », fut le théâtre de nombreuses épidémies, ainsi que nous le montrent certains rapports médicaux et les enquêtes administratives des Subdélégués aux Intendants Provinciaux.

Ces épidémies furent, à notre avis, assez variées; aussi les avons-nous groupées en huit classes différentes, tout en respectant l'ordre chronologique. Au cours de ce travail, nous essayerons d'identifier, dans la mesure du possible, la maladie, d'en découvrir l'étiologie et la pathogénie. Au sujet de certaines, nous discuterons le traitement prescrit par les Médecins.

1. — *L'épidémie de Sains (1779).*

Ce n'est qu'à la fin de mai 1779 que commence la série des épidémies qui, pendant quatre ans, vont s'abattre sur la Thiérache et les régions circonvoisines.

Nous n'avons trouvé aucune pièce relatant la plus petite épidémie pendant le printemps. Ce n'est donc qu'en mai, à Sains, petite commune réunie aujourd'hui à sa voisine Richaumont pour former un assez gros bourg, à trois lieues au Sud-Est de Guise, que se déclara cette épidémie.

Dieu, Médecin à Guise en Thiérache, fut chargé d'étudier cette maladie et d'établir un mémoire destiné à la Société Royale de Médecine dont il était le correspondant. La lecture des Archives de cette Société ne nous a révélé le moindre rapport concernant cette épidémie, aussi nos connaissances sont-elles des plus restreintes et insuffisantes pour porter un diagnostic précis. Nous savons qu'il s'agissait « d'une fièvre putride miliaire qui, quoique dans son commencement est déjà très violente et, en deux ou trois jours, tue les malades au moment où on les croit le mieux ».

Ce terrible fléau fit, tout au moins à son début, une dizaine de morts en deux jours. Il semble que le tableau clinique soit dominé, avant tout, par la fièvre et une éruption probablement à type vésiculaire de

très petite dimension, d'où le nom de miliaire. Aussi sommes-nous réduits à de simples hypothèses. Peut-être s'agit-il d'une simple épidémie de suette miliaire ou « febbre miliare ». Nous savons que cette maladie reparut en France d'une façon endémo-épidémique aux environs de 1718, et L. Collin a relevé au XVIII^e siècle soixante-dix épidémies françaises, entre autres celles du Nord, de l'Aisne, de la Picardie; dans cette province elle régna avec tant de fréquence, qu'on lui donna le nom de « suette picarde ». D'ailleurs, plusieurs descriptions de maladies épidémiques diagnostiquées de « fièvre miliaire » et rapportées dans les mémoires de ladite Société correspondent jusque dans les détails au tableau clinique actuel de la fièvre miliaire (1).

Les auteurs qui ont étudié la question nous apprennent que certains facteurs météorologiques sont considérés comme très importants quant aux causes prédisposantes de la maladie; tel le rôle des saisons; les grandes épidémies se sont toujours déclarées en mai et juin; le temps chaud et lourd favorise également l'éclosion du mal. Hennequin, Médecin à Montcornet, nous raconte que le printemps et l'été 1779 furent particulièrement chauds, époque où apparut cette « contagion » (2).

Le début de la maladie est ordinairement brutal, ce qui correspond à la description sommaire que nous

(1) Encyclopédie Médico-Chirurgicale.

(2) Archives Départementales de l'Aisne, C. 26.

donne Dieu. C'est vers le troisième ou quatrième jour qu'apparaît l'éruption sous forme de vésicules blanches sans aréoles, de la dimension d'un grain de millet, remplies de sérosité limpide et ressemblant à des sudaminas.

Nous pourrions nous demander si ce n'est pas au moment de l'éruption que ces pauvres malades succombèrent; dans ce cas la température reste aux environs de quarante degrés; le malade, alors « qu'on le croit mieux », est bientôt pris d'accès de suffocation et de dyspnée progressive pouvant entraîner la mort par complications pulmonaires rapides. C'est ce que certains auteurs décrivent sous le nom de suette foudroyante des épidémies.

Telles sont les raisons qui nous orientent vers ce diagnostic, tout en ne nous permettant pas d'affirmer qu'il s'agissait bien d'une épidémie de suette miliaire.

2. — *Les épidémies de Novion-le-Comte, Sons et Châtillon (1779-1780)*

L'automne de l'année 1779 fut particulièrement chaud, l'hiver très rigoureux et humide; aussi, de nombreuses épidémies se déclarèrent. Il nous paraît intéressant et utile, avant que d'étudier ces maladies, de citer l'observation de Coquereau sur « la toux épidé-

mique de la fin de l'année 1779 et du commencement de 1780 » (1).

« Pendant la dernière période de l'automne de l'année 1779 la température a été constamment chaude et humide. Le thermomètre a presque toujours été depuis le sixième degré au-dessus du terme de la glace jusqu'au dixième, et à l'heure de midi, il est quelquefois monté jusqu'au quinzième. Aussi, avons-nous vu dans cette saison les fièvres putrides et les fièvres malignes prendre la place des dyssenteries, et l'épidémie de petite vérole, que les froids font cesser pour l'ordinaire ou diminuent considérablement, se perpétuer jusqu'à la fin de l'année, lorsque tout à coup, la veille de Noël, le thermomètre est tombé jusqu'au troisième degré au-dessous du terme de la glace. Il faut observer que le froid qu'il fit alors n'était pas sec, mais qu'il était accompagné quelquefois de neige et très souvent de brouillard épais.

« Pour bien apprécier les effets que cette constitution devoit produire sur nos corps, effets qu'Hippocrate a observés, lorsqu'il dit dans ses immortels aphorismes :

« Frigida velut nix, glacies pectori inimica, tusses movent ac catarrhos producunt. »

il est bon de remarquer quel étoit à cette époque l'état du corps.

(1) Mémoires de la Société Royale de Médecine, année 1779.

« Cette maladie se manifestoit par des douleurs dans les membres, un mal-aise général, des alternatives de chaud et de froid qui se faisoient sentir les deux ou trois premiers jours, une espèce de déchirement dans la trachée-artère, une toux sèche, un resserrement de la poitrine, des envies de vomir, un mal de tête violent.

« Mais le symptôme universel qui paraissoit caractériser la maladie d'une manière plus particulière étoit une tension violente, une chaleur considérable dans les yeux accompagnée d'un larmolement perpétuel, et d'un écoulement de matières séreuses par le nez. Cet écoulement étoit l'annonce de la maladie.

« Pendant le jour, le pouls étoit seulement fébrile, petit et serré, mais pendant deux ou trois nuits de suite, il y avoit un accès de fièvre dont la violence diminuoit en proportion que la moiteur s'établissoit. »

Cette « toux épidémique » semblable à celle de 1775-1776 fut identifiée comme une grippe. En octobre et novembre 1779, Novion-le-Comte, village situé à l'Est de la Fère, a souffert de cette épidémie qui fut traitée par de Berges assisté de Dolignon, Chirurgien à Crécy-sur-Serre. Nous ne possédons aucun détail sur la maladie et son évolution; nous savons seulement qu'on donnoit aux malades du Riz, de l'Ipecacuenha, du Kina, de la crème de tartre, de la rhubarbe, de la manne, du Catholicum double (ancien électuaire purgatif dont la rhubarbe et le séné forment la base), de

la cantharide et du camphre, probablement sous forme de vésicatoires. De par l'action de ces médicaments, nous pouvons penser qu'il s'agissait d'une épidémie de grippe dans laquelle les phénomènes intestinaux prédominaient.

C'est dans les premiers mois de 1870, de janvier à mars, dans les villages de Sons et de Chatillon-les-Sons, à deux lieux à l'Ouest de Marle que le fléau se manifesta de nouveau et enleva en peu de temps « soixante personnes à l'agriculture » (1).

Le curé de Sons, dans une lettre au Subdélégué nous apprend que son frère, Curé de Chatillon est du nombre des malades et que « cette maladie prend par un grand mal de teste, une espesse de rhume se forme aussitôt accompagné d'une fièvre maligne qui les jette dans de grands transports et ne sont que cinq ou six jours malades et meurent ». Cet exposé succinct nous fait penser à celui d'une grippe pulmonaire grave évoluant rapidement vers le délire et la mort.

Aussi, ces trois villages situés à environ une lieue de la Serre ont payé pendant trois mois leur tribut à la « toux épidémique », qui dévasta, à cette époque, une grande partie de la France.

(1) Archives Départementales de l'Aisne, C. 26.

3. — *L'épidémie des environs de Chauny (1780-1781).*

Les environs de Chauny furent le théâtre d'une épidémie particulièrement meurtrière pendant sept mois, ainsi qu'en fait foi le rapport de MM. l'Allée, Docteur Médecin et Penant, Lieutenant des Chirurgiens. Ce rapport commence par une diatribe assez longue contre les charlatans et les chirurgiens de campagne trop peu instruits « pour administrer des secours bien dirigés, bien réfléchis et méthodiques et sacrifient à leur sordide intérêt tant de citoïens et de sujets à l'Etat ».

Il nous parait intéressant, avant d'étudier la maladie de voir son évolution topographique. Elle débuta à Sincenis, petit bourg de l'Aisne, sur la rive gauche de l'Oise en décembre 1780, fit quatre-vingts victimes environ et dura trois mois. De là, elle se propagea à Rouy où, d'après ce que nous savons, un seul survécut « le seul que le fléau ne moissona pas ». Ensuite, elle gagna Abbecourt, Ognés, situés sur la rive droite de l'Oise. Là aussi, elle fut très meurtrière, puis Remigny « où elle a régné l'hiver jusqu'en mai » (1), Neufieux, Travecy, pour se terminer en juin 1781 à Vendeuil « où elle avoit perdu les trois quarts de sa force ».

Cette maladie débutait par des « picottements à la peau » accompagnés d'une sensation de chaleur,

(1) Archives Départementales de l'Aisne, C. 21.

d'une prostration totale des forces », d'une lassitude générale avec insomnie. Cet état durait quelques jours, la fièvre apparaissait alors annoncée par un long frisson et une « pesanteur considérable s'emparaissait de la poitrine ». On notait de la dyspnée, un point de côté, des nausées et même des vomissements de « matières poracées et billeuses ».

Cette atteinte pulmonaire s'accompagnait d'une expectoration sanguinolente; l'état de ces malades restait grave, le pouls était petit, « vermiculaire », la céphalée violente et souvent atroce. Ceci nous fait penser à une dissociation du pouls et de la température; la langue était saburrale, épaisse chez certains.

A côté de cette forme, semble-t-il uniquement pulmonaire, existait une forme ictérique avec urines bilieuses, traduisant une atteinte hépato-rénale.

Quant à l'évolution de cette maladie, elle dépendait en grande partie du traitement; si ce dernier n'était pas institué rapidement, une hyperthermie considérable apparaissait, suivie bientôt de délire et, selon l'expression employée par l'Allée, « les malades devenoient stupides et périssoient du quatrième au cinquième jour ». Chez certains plus résistants et où l'évolution était favorable, « il s'établissoit un dévoiement de matières billeuses putrides et d'une foetidité insupportable ». Chez d'autres, la maladie s'est terminée par des parotidites suppurées et plusieurs autres ont été soulagés par des épistaxis.

Devant les ravages qui désolaient cette charmante région, ils procédèrent à l'autopsie de quelques cadavres et constatèrent « qu'ils avoient les poumons gorgés et extrêmement plains d'un sang noir, trop épais et trop gluant pour pouvoir circuler; les premières voies farcies d'une bile épaisse, exaltée et d'une infinité de grands vers ».

Toute cette longue description nous fait penser qu'il s'agit d'une épidémie de grippe avec complications pulmonaires et nerveuses. D'abord, le début est symptomatique : courbature et lassitude d'emblée au maximum, sensation de chaleur, expectoration rosée, point de côté violent laissant prévoir l'atteinte pulmonaire. La dissociation du pouls et de la température associée à ces symptômes est considérée par Joltrain comme un signe pathognomonique de la grippe épidémique. Nous savons également qu'au cours de l'épidémie de 1914-1918, on a signalé des cas de parotidites suppurées. On peut penser qu'il s'agissait de bronchopneumonie avec état congestif intense, comme l'a montré à l'autopsie l'état de splénisation du parenchyme pulmonaire.

Dans les autres cas plus graves qui se terminaient par la mort, l'atteinte pulmonaire a pu prendre la forme « d'œdème aigü grippal ». D'après les auteurs Ravaut, Reignac et Legroux, cette complication est le type des œdèmes pulmonaires infectieux que leur étiologie oppose à l'œdème aigu « mécanique » des cardio-

rénaux et hypertendus.

Il peut survenir, comme complication, au cours d'une pneumonie ou d'une broncho-pneumonie grippale, mais on peut le voir marquer d'emblée l'invasion du poumon par l'infection grippale. (Nous savons que cette forme a été considérée comme l'un des plus graves facteurs de mortalité de l'épidémie de 1918.) Outre les symptômes fonctionnels, les malades sont pris d'une toux sèche, quinteuse, ramenant une expectoration mousseuse et saumonée, parfois coupée d'hémoptysie véritable; ce qui explique le caractère « sanguinolent » que lui donnait l'Allée; de plus, le délire apparaît rapidement et les malades succombent vers le troisième jour.

Le diagnostic de « grippe asphyxique », autre dénomination, nous satisfait également, car cette façon de voir expliquerait, comme nous le verrons à propos du traitement, que la saignée dans ces cas sauvait les pauvres malades. Quant à la présence de vers trouvés à l'autopsie, cela ne peut nous étonner, vu les conditions sociales et d'hygiène de ce temps-là.

Le traitement institué par l'Allée et Penant était basé sur les constatations d'autopsies. Il fallait, pour sauver les malades, éviter la congestion des poumons, et pour ce faire, pratiquer une ou deux saignées en vue de « rétablir la circulation », dès la période initiale de la maladie. Cette thérapeutique souveraine chez les anciens était considérée comme une véritable

panacée, et aujourd'hui on sait que, sauf certains cas précis, c'est un remède nuisible. Dans le cas présent, c'est-à-dire « d'œdème infectieux grippal », c'était une thérapeutique souveraine, et Ravaut lui-même l'a conseillée.

Pour faciliter l'expectoration, on donnait les looks blancs auxquels étaient incorporés du camphre et « le sel essentiel de Kina ». Nous ne doutons pas que ces deux derniers médicaments devaient avoir un effet heureux sur le cœur, les phénomènes nerveux et la thermogénèse. Au cours de la maladie, la thérapeutique intestinale se réduisait à des minoratifs, c'est-à-dire des laxatifs, car il « n'étoit pas permis d'emploier des purgatifs plus actives », ce qui nous paraît très raisonnable. Ce n'est que lors de la convalescence que l'on purgeait.

Pour se débarrasser des vers, on donnait alors, et avec succès, la « coraline de core », genre d'algues marines rouges incrustées de matière calcaire, qui se prescrivait beaucoup autrefois comme anthelminthique. Pour toute alimentation, on donnait du bouillon de viande. Il semble que cette thérapeutique, bien dirigée, jugula la maladie puisque, d'après un tableau annexé au rapport et approuvé par le Subdélégué de la Fère, il est mentionné que « sur quatre cent dix malades, trois cent quatre-vingt-sept furent sauvés ».

Le rapport se termine par des considérations sur les variations météorologiques dans ces contrées et qui, d'après eux, ont une influence sur l'évolution de

la maladie. « Le tems froid étoit très contraire à cette épidémie qui diminuoit à mesure que le tems devenoit chaud. Aussitôt que le tems devint constamment chaud, que la transpiration s'est établie, cette maladie est devenue bénigne au point que des sueurs abondantes et une éruption cutanée l'ont terminée en huit jours quoique les malades aient ressentis les premiers simpthomes ». Nul doute que ces formes furent très légères.

Ainsi prend fin en juin 1781 l'épidémie des environs de Chauny où périrent cent quarante et un malades. Si nous en croyons une lettre du Curé de Sinceny, les pauvres habitants épargnés par la maladie et les convalescents étaient dans la misère et le dénue-ment le plus complet, car la plupart des victimes étaient « tous chefs de famille, dont les bras faisoient toute la ressource de leur maison. On voit des femmes désolées, des enfans nuds criant la faim, là se sont des spectres ambulants qui ayant été conduits jusqu'aux portes de la mort ne s'en sont retirés que pour traîner pendant cinq à six semaines des jours languissants ».

Il nous a semblé intéressant de rattacher à l'épidémie précédente, celle qui a régné en avril 1781 (1) dans les villages de Manicamp, où la maladie, « en six jours a enlevé quarante-deux enfans », de Saint-Gobain, de Barisis et même à Chauny, chef-lieu de la

(1) Archives Départementales de l'Aisne, C. 21.

Subdélégation. Nous ne possédons, malheureusement,

à ce sujet aucun rapport médical mais une simple correspondance. D'après une lettre de M. Necker au Subdélégué nous savons que, devant le nombre sans cesse croissant des victimes, les médecins se sont alors décidés à pratiquer quelques autopsies sur lesquelles nous ne connaissons que très peu de choses. On a trouvé « l'estomac rempli de vers et le poumon cangrené ». C'est à peu près aux mêmes conclusions qu'étaient arrivés MM. l'Allée et Penant. Il s'agit probablement ici encore de grippe à manifestations pulmonaires.

Quant à l'étiologie, elle est interprétée différemment : selon M. de la Panneterie demeurant à Chauny, elle est due à une mauvaise nourriture causée par « la mauvaise qualité des bleds (blés) dont les habitants de plusieurs villages voisins de cette ville ont été obligés de se nourrir ». Certes, il ne fait aucun doute que la résistance physique de ces pauvres malades était considérablement diminuée aussi, la maladie n'en avait que plus de force.

Pour le Subdélégué, la raison est toute autre; elle serait due aux « exhalaisons des marais qui sont d'une étendue assez considérable dans ces cantons et qui occasionnent fréquemment de semblables épidémies ». Il est à remarquer que les marais existent encore dans cette région.

On peut penser que cette insalubrité des lieux a contribué jusqu'à un certain point au développement de l'épidémie, mais n'en fut pas la cause déterminante; aussi, ces deux hypothèses nous paraissent-elles

intéressantes à retenir.

M. Necker, dans sa lettre au Subdélégué nous dit que cette épidémie s'est déclarée successivement dans les paroisses de Bacy, d'Ognes, d'Abbécourt, c'est pourquoi nous nous sommes crus autorisés à la rattacher et à l'identifier à celle des environs de Chauny.

4. — *L'épidémie de Proisy et de Suzy (1780).*

Vers la même époque, une épidémie se déclara à Proisy, petit village situé à dix kilomètres à l'Est de Guise, à proximité de la rive gauche de l'Oise.

Dieu en sa qualité de Médecin correspondant de la Société Royale de Médecine, se transporta sur les lieux pour chercher s'il était encore « tems à arrêter le mal dans son principe » et établir un rapport.

Il nous dit qu'il a visité une vingtaine de malades dont quatre sont dans un état désespéré, les autres « sérieusement attaqués mais dans les différents tems de la maladie ». Beaucoup d'autres se plaignent de violents maux de tête, de courbature, d'anorexie, que Dieu considérerait comme les symptômes précurseurs. Cette maladie ne serait autre que celle connue « sous le nom vulgaire de fluxion de poitrine compliquée généralement chez tous les malades avec une putridité considérable ».

Les malades à la période d'état présentent une céphalée violente, un point de côté, des « crachements de sang ». La température ne se maintiendrait pas en plateau, au contraire, elle présenterait « plusieurs redoublements chaque jour ». Certains avaient une constipation opiniâtre, d'autres « un cours de ventre bilieux et putride ». Dieu ajoute que « la frayeur est plus grande que le mal ». S'il est toujours exact que le moral influence le physique, on ne retient plus guère de nos jours ce facteur étiologique par lequel certains auteurs expliquaient naguère l'immunité relative des enfants, inconscients du danger. L'évolution de la maladie non ou mal traitée était presque toujours fatale ; vers le quatrième jour la tête « s'embarrasse », le délire survenait ainsi que la mort le septième jour.

Devant cet exposé un peu sommaire, on serait tenté de porter le diagnostic de pneumonie grave, mais l'évolution, rapidement mortelle, nous la fait rejeter. Aussi pourrions-nous penser, sans toutefois l'affirmer, qu'il s'agissait d'une septicémie à pneumocoques débutant par une pneumonie, affection bien connue de nos jours.

Dans ce cas, la localisation pulmonaire est primitive et noyée dans le tableau d'une septicémie grave, c'est cette forme que Germain Sée a décrite sous le nom de « pneumonie infectieuse infectante ». Il est fort probable que, chez certains malades, la mort était due à une méningite, localisation fréquente de ces septicémies.

Malheureusement, sur l'étiologie de la maladie nous ne savons rien, n'ayant pu retrouver le mémoire adressé à la Société Royale de Médecine, dans lequel Dieu devait exposer les causes qu'il avait estimées « être bien véritables de cette épidémie ».

A l'appui de notre hypothèse, nous savons que certains facteurs jouent un rôle important au cours de ces septicémies, telle l'influence saisonnière, celle de certaines infections surajoutées, la grippe en particulier. On sait que cette maladie régnait de façon endémo-épidémique dans les environs de Chauny et il se peut très bien qu'elle se propagea en même temps à Proisy.

Cette épidémie ne s'est pas localisée à ce petit bourg; le rapport nous apprend que les villages de Monceau-sur-Oise, Malzy, Chigny, Anglancourt, situés près de la rive droite de l'Oise, ont eu beaucoup de malades.

Quant au traitement institué par Dieu, il visait surtout à combattre l'affection pulmonaire, aussi, donnait-il des « looks » dans lesquels l'eau distillée était remplacée par une infusion de fleurs de sureau afin de diminuer le prix de revient. Il donnait aussi un purgatif composé de « poudre fébrifuge purgative, et de poudre purgative universelle ».

Chez certains où la maladie était compliquée de symptômes vermineux, nous savons ce qu'il faut penser à ce sujet pour l'avoir déjà rencontré au cours de

l'épidémie des environs de Chauny, on donnait de « l'helminthourton ou mousse de corse, vermifuge admirable ».

D'après la correspondance ajoutée au rapport, nous savons qu'il y eut une soixantaine de malades et une trentaine de morts surtout parmi les gens âgés. Toujours d'après Dieu, de nombreux décès seraient imputables à l'impéritie du chirurgien désigné pour traiter les malades, car il leur faisait prendre « dans le plus fort de la toux et même du crachement de sang, de l'émétique à la dose de quatre à cinq grains ». Nul doute que l'action vomitive de ce médicament affaiblissait les malades et contribuait ainsi à augmenter la virulence de l'infection pneumococcique. Aussi, pour remédier à cela, Dieu laissa à M^{me} la Marquise de Moutiers, personne dévouée et charitable, la façon dont le chirurgien appelé dans cette paroisse doit se comporter « dans le principe de la maladie ».

Cette épidémie était à peine terminée qu'une autre se déclara au début de mars dans la paroisse de Suzy, village situé à 15 kilomètres environ à l'Est de Chauny, au pied de la magnifique forêt de Saint-Gobain. D'après une lettre du Subdélégué de la Grange, cette maladie fit de nombreuses victimes, puisque le Curé de Suzy « enterra la quinzième personne »...

Nous ne savons que très peu de choses sur l'épidémie elle-même. Ce sont des « espèces de fluxions de poitrine qui commencent par un grand mal de teste,

des points de côté avec des crachements de sang ». Cette maladie terrasse les malades en très peu de jours. Il semble à la lecture de cette brève description qu'elle se rapproche de très près de celle de Proisy et que nous pouvons émettre la même hypothèse quant au diagnostic présumé. D'ailleurs, l'année 1781 se termina sans autres épidémies; c'est du moins ce qui résulte de nos recherches.

5. — *Epidémie de Séry-les-Mézières et de Mauregny-en-Haye (1781).*

Pendant que régnait l'épidémie des environs de Chauny, une autre se déclara vers la fin de janvier 1781 à Séry-les-Mézières et à Mauregny-en-Haye. D'après une lettre de l'Eleu, Subdélégué de Laon, se basant sur le rapport du médecin, ce fut la même maladie, bien que ces deux villages soient assez éloignés l'un de l'autre.

La maladie débuta à Séry-les-Mézières et fut assez meurtrière puisque « on n'y sonne plus pour les morts depuis huit jours ». Elle gagna aussitôt la région de Rozoy-sur-Serre située dans la partie Sud de la Thiérache. D'après Dieu, Médecin à Guise, ces maladies sont « des fièvres billeuses qui gonflent le foye et y portent la cangrène, et font périr les malades en vingt-

quatre heures ». Cet exposé complexe de la pathogénie ne nous apporte aucun élément pour essayer d'identifier la maladie. Nous savons qu'à cette époque on qualifiait de « bilieux » certains symptômes tels que : langue saburrale, nausées, vomissements, teint subictérique, ayant un rapport plus ou moins direct avec les lésions hépatiques véritables (1).

Hennequin, Médecin à Montcornet, qui a soigné plusieurs malades à Rozoy, en fit une pleurésie et des péripneumonies « rapidement meurtrières » (2). Nous pensons que, là encore, il s'agit comme dans l'épidémie de Chauny de grippe à complications pulmonaires sévères : pneumonies, broncho-pneumonies, pleurésies. Quant aux altérations hépatiques, peut-être s'agit-il de septicémies secondaires.

Cette épidémie gagna aussitôt Mauregny, près de Coucy-les-Eppes, petit village flanqué au pied d'un coteau abrupt et boisé, comme son nom l'indique (« Haye » étant un mot patois signifiant bois très étendu). Elle fut beaucoup moins meurtrière puisqu'elle ne compte que trois ou quatre victimes. D'après Quatrevaux, Chirurgien à Liesse, envoyé par La Brusse, Médecin des Epidémies à Laon, il s'agissait de fièvre « éscarlatine », et il a traité environ quarante-cinq malades. Nous pensons que l'on peut considérer cette maladie comme une épidémie de grippe avec

(1) Grisolle. Pathologie Interne.

(2) Archives Départementales de l'Aisne, C. 26.

complications pulmonaires et dans certains cas associée à des fièvres scarlatines.

La maladie dura deux mois et a fait une quarantaine de victimes imputables en partie aux soins donnés par certains chirurgiens « qui, semblables aux chaudronniers, battent et parcourent sans relâche la campagne pour y trouver à s'occuper », et également « au silence et à l'insensibilité des curés », car le Subdélégué ne fut mis au courant que huit jours après le commencement de l'épidémie. Nous ne pouvons porter aucun jugement à ce sujet, ne possédant aucun rapport sur le traitement.

6. — *L'épidémie de Fourdrain et des environs (1781).*

Au mois d'avril 1781, nous ne trouvons pas mention d'épidémies dans la Thiérache; ce n'est qu'en mai 1781 que Fourdrain, village situé à peu près à 10 kilomètres de la Fère et de Laon, fut dévasté par une terrible épidémie; elle régna également dans quelques villages appartenant à ces deux délégations, mais fut beaucoup moins meurtrière.

On peut se faire une idée à peu près exacte de ce que fut cette maladie par le rapport que M. de Berges, Médecin à La Fère, adressa à la Société Royale de Médecine sur l'ordre de M. Fontaine, Subdélégué. Il

nous dit qu'il a visité neuf malades et qu'il a trouvé « deux malades qui, quoiqu'allités seulement depuis deux ou trois jours présentoient déjà tous les symptômes d'une cangrène prochaine ». Un autre au septième jour de sa maladie qui présentait une éruption miliaire d'un mauvais caractère, « sa peau étoit brune, il raloit et succombera ».

Cinq autres étoient très affaiblis; enfin, le neuvième étoit une femme de trente-quatre ans au dix-septième jour de sa maladie et, fait important, la plupart de ces malades étoient adultes. D'autres présentaient un « mal-être » général. Il semble donc que le fléau qui ravageait ce petit village ait épargné les enfants. Devant ce tableau, le médecin porte le diagnostic de « maladie putride cangréneuse ».

Il ne nous semble pas possible, pour l'instant, d'identifier cette maladie, mais de Berges, en clinicien averti, nous donne une description très détaillée ainsi que le traitement qu'il appliqua. La maladie, dans sa phase prodromique débute par des symptômes peu inquiétants ; les sujets présentent un malaise général inexpliqué, une courbature sans cause, de l'anorexie. Chez certains, on note parfois une légère teinte subictérique traduisant l'atteinte hépatique, si bien qu'on « diroit à les voir qu'ils finissent une maladie ». Il semble que nous soyons au début d'une maladie infectieuse grave. Cette période dure quatre à cinq jours. C'est à ce moment qu'apparaissent la céphalée et la fièvre d'ailleurs peu élevée tout au moins à son

début, et on l'appelait, pour cette raison, « fausse fièvre sans énergie et sans ton dans les solides ».

D'autres malades présentaient une angine, probablement catarrhale avec, dans certains cas, une réaction ganglionnaire inflammatoire en rapport avec le degré de l'angine, si bien que l'on a pris cette simple adénopathie pour des « parotides », terme qui, à l'époque, signifiait parotidites.

L'atteinte pulmonaire se manifestait par de la toux légère, des points dans la poitrine témoignant ainsi l'existence probable d'une simple bronchite ou d'une congestion. Du côté de l'appareil digestif, la langue était rouge, sèche, et, plus tard, recouverte d'un enduit noirâtre desséché provenant vraisemblablement d'hémorragies gingivales. C'est à ce moment-là que s'installe progressivement la diarrhée qui devenait chez quelques-uns profuse, mais il semble bien que de Berges constata du météorisme abdominal chez certains.

De Berges nous dit que certains « avoient la fièvre plus développée », et présentaient vers le septième jour une éruption « plus ou moins pectéchiiale ». Il considérait ces deux symptômes comme favorables quant à l'évolution et recommandait, dans ce cas, la saignée. Nous verrons, à propos du traitement, ce qu'il faut en penser.

Chez d'autres, la maladie revêtait une allure foudroyante; l'atteinte pulmonaire était rapide, la peau

était d'un « brun noir » et au bout de deux ou trois jours, les extrémités se refroidissaient et les malades succombaient à une « cangrène générale ». De Berges termine sa description par la pathogénie de la maladie car « les forces et le ton des solides sont anéantis dès l'origine et les fluides visent à une dissolution putride et cangréneuse ».

Ceci nous laisse perplexe et les causes réelles de cette infection nous échappent. Notons cependant que Fourdrain est situé à proximité d'un ruisseau, le Saint-Lambert, affluent de la Serre. L'épidémie dura jusqu'en juillet et, pendant quatre mois, elle désola ce gentil petit bourg.

De cet exposé, il résulte que la maladie durait plus de dix-sept jours, et que vers le septième jour apparaissait une éruption sur le caractère et la topographie de laquelle nous ne savons malheureusement rien. De plus, après une période de lassitude durant quatre à cinq jours, la fièvre, la céphalée, la diarrhée profuse, le météorisme abdominal, autant de symptômes associés à un « embarras vers la gorge » nous permettent d'envisager l'hypothèse de fièvre typhoïde à son début. Si nous lisons les si intéressantes et instructives « Leçons Cliniques de l'Hôtel-Dieu » de Trousseau, nous apprenons que cet illustre praticien entend, sous la dénomination de fièvre typhoïde, « toutes les variétés d'une même espèce nosologique que l'on connaissait autrefois sous les noms de fièvre putride, maligne... ».

Nous savons que c'est vers le septième jour qu'apparaissent les taches rosées lenticulaires, et c'est vraisemblablement de cette éruption que parle de Berges ; qu'à partir du quinzième jour la typhoïde entre dans la période de déclin, et notre Médecin avait vu juste lorsqu'en parlant d'une femme alitée depuis dix-sept jours, il déclare « qu'il la croit au terme de sa maladie », c'est-à-dire dans la période de convalescence. De même l'atteinte pulmonaire et hépatique se rencontre fréquemment au cours de la dothiéntérie, et probablement dans ces formes assez graves s'agissait-il de broncho-pneumonie et de cholécystite simple.

Mais, à côté de cette forme normale de gravité moyenne, de Berges nous dit que d'autres succombaient en deux ou trois jours, leurs téguments étaient d'un brun noir ; c'est cette forme qu'il qualifiait de « putride, cangréneuse ». Ne s'agit-il pas là de la forme hémorragique de la fièvre typhoïde, exceptionnelle de nos jours, où l'hémorragie intestinale est associée à des hémorragies multiples avec un syndrome ataxo-dynamique surajouté. Nous aurions aimé avoir plus de détails sur la mort de ces pauvres malades. D'ailleurs, Dieulafoy n'a-t-il pas dit à ce sujet : « ces formes hémorragiques plus fréquentes suivant les épidémies sont habituellement associées aux altérations du foie, aux symptômes ataxiques ou ataxo-dynamiques ; elles tuent impitoyablement les ma-

lades qui en sont atteints » (1)

Quant à la gangrène rencontrée chez quelques malades, il est fort possible qu'elle provienne, avant tout, des sphacèles des placards hémorragiques; secondairement, elle pourrait être due à une artérite à caractère oblitérant, complication grave, ce qui expliquerait que « le froid s'empare des extrémités... ». Mais, dans d'autres cas, elle serait peut-être le résultat d'applications intempestives de vésicatoires selon la thérapeutique prescrite par de Berges.

Telles sont les raisons qui nous ont permis d'identifier l'épidémie de Fourdrain et des environs à une fièvre typhoïde. Rappelons que longtemps confondue dans le groupe confus des fièvres pestilentiellles, putrides, malignes, la fièvre typhoïde en fut nettement séparée en 1829 par Louis dans une remarquable nosographie intitulée « Recherches anatomiques, pathologiques et thérapeutiques sur la fièvre typhoïde ».

Le traitement très détaillé prescrit par de Berges était basé avant tout sur la pathogénie de la maladie et devait être mis en œuvre « ab ovo », c'est-à-dire « dans l'œuf », donc dès la phase prodromique. Ce traitement était susceptible de modifications suivant les diverses formes cliniques de la maladie. Notre Médecin établit alors deux indications principales.

La première consistait à vider et purger « les pre-

(1) Dieulafoy. Manuel de Pathologie Interne.

mières voies » afin de prévenir « la dissolution putride des fluides ».

La seconde : soutenir l'état général pour éviter l'adynamie.

La thérapeutique répondant à la première indication consistait à donner aux malades, un jour de la potion « cathartico-émétique », préparation pharmaceutique à double action : vomitive et purgative, et le lendemain une purgation légère avec les tamarins, la casse et la rhubarbe. Si dès le premier jour la potion avait produit son effet, on ne purgeait les malades que le surlendemain.

Aussitôt après, on appliquait deux vésicatoires camphrés aux jambes. De Berges pensait que ce remède « en relevant le ton des solides, occasionneroit une fièvre énergique, capable de lever les stases, les engorgements qui se sont formés dans le tems de la courbature; il établiroit, en sus, un courant d'humeur à la peau qui serviroit d'égout et feroit une diversion favorable au cerveau, aux poumons et aux autres viscères ». Il était « essentiel d'entretenir la suppuration » pendant plusieurs jours, et si cela ne suffisait pas, on mettait un autre vésicatoire à la nuque. Il faut remarquer que de Berges connaissait l'action antitoxique du camphre vis-à-vis de la cantharide; malgré cette précaution, nous pensons que cette thérapeutique énergique devait affaiblir considérablement les malades et les exposer aux accidents de la gangrène.

Ensuite, pour remplir la seconde indication, on donnait des toniques et « antiputrides » dont la gamme était très variée. Le plus puissant était le Kina. On faisait infuser deux « onces » d'écorce dans une pinte de vin et les malades devaient prendre trois ou quatre onces par jour de cette mixture en « trois ou quatre doses ». On avait également recours à la crème de tartre dont le rôle exact nous échappe, aux grains de camphre; nul doute que ce dernier médicament devait avoir un heureux effet. On donnait aussi beaucoup de boissons telles que la limonade plus ou moins acidulée, les tisanes de chiendent et d'orge, auxquelles on incorporait de l'esprit de soufre, du vin mélangé à deux fois son volume d'eau, des infusions de fleurs de sureau. Lorsque la diarrhée était très abondante, profuse, on donnait quelques grains d'ipécacuenha.

Pendant tout le cours de la maladie, on alimentait les malades avec des bouillons composés d'un mélange de plantes potagères « acescentes », c'est-à-dire à saveur acide, avec du riz, de l'orge, des farineux, et on réservait aux convalescents le bouillon de viande car, dans la période fébrile, « il vise à l'alkalescence », phénomène dont nous ne saisissons pas très bien le mécanisme. Cette diététique nous semble conforme à la règle, car nous savons que la diète par trop absolue à laquelle on condamnait les malades est une notion erronée et même nuisible, et de Berges défendait le précepte d'Arétée: « In alimentis medicamenta sunt ».

La saignée était proscrite de sa thérapeutique,

sauf toutefois si la fièvre était violente et que le malade avait un tempérament « sanguin fort robuste », et cela jusqu'au deuxième jour. Nous avons dit, à propos de l'épidémie de Chauny, ce qu'il fallait en penser.

De Berges termine son rapport par de judicieux conseils d'hygiène, tant pour les malades que pour l'entourage. Cette fièvre putride maligne étant une maladie contagieuse, il condamne avec « bonté et douceur » les attroupements au lit des malades; une seule ou deux personnes au plus suffisent à donner les soins. Autres conseils : on ne doit jamais manger dans la chambre du malade; il faut se laver les mains, le visage avec du vinaigre. Enfin, il recommande aux personnes non atteintes de boire du vin modérément, car c'est un des « meilleurs moyens pour se garantir de la contagion de l'épidémie ».

Quant au malade lui-même, on doit lui donner le plus d'air possible, assainir l'atmosphère en faisant évaporer du vinaigre ou brûler du soufre. Cette prophylaxie très intéressante a dû contribuer, dans une certaine mesure, à enrayer l'épidémie. Nous savons qu'à cette époque, la notion d'hygiène était totalement ignorée des paysans. L'habitation ne comprenait que deux ou trois pièces basses mal aérées, le sol en terre battue, l'écurie voisinait avec ces locaux et n'en était séparée, bien souvent, que par une porte à claire-voie. Les émanations malsaines ajoutées au manque de propreté, aux infiltrations insoupçonnées dans les puits

ont dû contribuer beaucoup au développement, à la propagation et à la malignité de cette épidémie. Aussi, de Berges, Médecin dévoué et réputé, a-t-il bien mérité les félicitations de M. Colombin, Inspecteur des Hôpitaux Civils du Royaume.

7. — *L'épidémie de Beaumont et Golancourt (1781).*

En septembre 1781, le Vermandois, région située à l'Ouest de la Thiérache, fut de nouveau victime d'une épidémie qui, quoiqu'au début assez meurtrière, fut enrayée rapidement par les soins constants et dévoués du Médecin d'alors, et seul le petit village de Beaumont-en-Beine, situé entre la source de la Beine, affluent de la Somme, et celle du Hélot, affluent de l'Oise, fit les frais de cette maladie.

Toutefois, le village de Golancourt, qui appartient au département de l'Oise, situé à la limite de celui de l'Aisne, à quelques kilomètres de Beaumont, la vit apparaître en même temps. Desains fut chargé par le Subdélégué de Ham de soigner les malades et, dans un rapport adressé à ce dernier, considère la maladie comme « une esquinancie maligne ». Il nous semble que cette épidémie frappait aussi bien les grandes personnes que les enfants puisque, à Beaumont, « presque tout le village y a passé ».

Cette esquinancie débutait par un vertige, « un sentiment de froid, un frisson suivi d'une grande chaleur ». Desains dit que ces deux derniers symptômes se succèdent alternativement pendant quelques heures jusqu'à ce qu'enfin, « la chaleur devienne constante et excessive ». En même temps apparaissaient un mal de gorge, des envies de vomir, de la céphalée, de la diarrhée. Puis le second ou troisième jour survenait une éruption « couleur érizypélateuse », envahissant le visage, le cou, la poitrine et les mains jusqu'au bout des doigts.

D'après cet ensemble de symptômes, le diagnostic de scarlatine s'impose à notre esprit : frissonnements, température élevée, vomissements et amygdalite ne font-ils pas partie des symptômes cardinaux de cette maladie ?

La description de Desains sur le mal de gorge ne laisse aucun doute; on avait bien à faire à une angine érythémateuse simple, car « l'intérieur de la gorge et les amygdales sont d'un rouge vif vermeil » et les vomissements associés ont une importance diagnostique considérable, car, comme l'a fait remarquer Hallé, on ne vomit pas au début des amygdalites, on vomit au début d'une scarlatine. Chez certains, « les parotides se gonflent et sont douloureuses ». Nous ne pensons pas que la tuméfaction fût localisée uniquement à la région parotidienne, mais qu'il s'agit plutôt d'une adénopathie angulo-maxillaire en rapport avec l'intensité de l'angine et traduisant peut-être l'apparition

rition prochaine d'un bubon scarlatineux, complication assez fréquente puisque, dans ce cas, « l'haleine étoit fort mauvaise ».

Chez d'autres, notre Médecin a remarqué qu'une fois l'éruption sortie, les mains « s'enfloient considérablement » ; cette seule indication nous fait penser à une atteinte rénale, à une néphrite oedémateuse, complication si fréquente et que l'on rencontre quelquefois au début de la maladie.

Quant à l'étiologie, Desains pense que « le point malin » de cette maladie avait son origine dans la gorge ; d'ailleurs, Grisolle dans son traité de pathologie interne identifie Esquinancie et Amygdalite. Nous savons aujourd'hui ce qu'il faut penser de cette hypothèse.

Le rapport se termine par le traitement qui a réussi admirablement « puisqu'il n'en est mort aucun de ceux qui l'ont suivi ». Sur cette thérapeutique, nous ne possédons que très peu de renseignements. Lorsque le médecin le jugeait utile, il pratiquait une saignée. A ce sujet nous ne reviendrons pas sur ce que nous avons dit à propos de l'épidémie de Chauny. Ensuite, ce qu'il fallait éviter avant tout c'était la diarrhée ; si elle apparaissait, elle empêchait l'éruption ; aussi le praticien prescrivait-il un vomitif. Si cette médication n'était pas suffisante, on donnait aux malades de la thériaque (médicament contenant, disait-on, soixante et onze drogues, parmi lesquelles une

assez forte dose d'opium; longtemps, il fut administré comme tonique dans les affections intestinales). Nous sommés sceptiques sur l'action de ces médicaments reposant sur une hypothèse non vérifiée, plus du domaine populaire que médical.

Pour traiter l'amygdalite, on administrait, suivant le degré d'inflammation, soit des adoucissants ou des détersifs qui « faisoient suppurer les escarres ». De plus, une règle générale consistait à donner à tous les malades des purgatifs légers. Certains présentaient au cours de la maladie des convulsions, attribuées à la présence de vers intestinaux, ascaris, oxyures, ou autres parasites; aussi leur donnait-on de la mousse de corse même « dans le fort de la maladie », vermifuge universel à cette époque. Nous savons que les helminthes peuvent donner, surtout chez les enfants, des vertiges, des convulsions, aussi, nous ne pouvons qu'approuver cette médication. D'après les pièces justificatives en notre possession, cette épidémie fit douze victimes dans ces deux villages, qui auraient pu être sauvées par le traitement médical, mais les malades avaient été visités par le chirurgien de Cugny, village situé à cinq kilomètres de Beaumont, qui se contentait uniquement de « faire jouer sa lancète ». Cependant, certains traités de cette façon furent guéris, et Desains, jugeant en médecin peut-être un peu partial, pense que c'est uniquement à cause de leur tempérament. Ce facteur physique, surtout en période d'épidémie, n'est pas à négliger.

8. — *Les épidémies de Boncourt, Cessières, Thenelles*
(1782).

Bien que ces trois villages soient assez éloignés l'un de l'autre et que les épidémies dont ils furent victimes n'aient aucun rapport entre elles, nous les avons groupées dans un même chapitre, ne sachant que très peu de choses sur chacune d'elles.

L'hiver de 1781 et les premiers mois de 1782 passèrent sans aucune épidémie. En avril, une maladie se manifesta à Boncourt, village à deux lieues à l'Est de Laon. Malheureusement, aucun rapport n'est parvenu entre nos mains. Cette épidémie meurtrière aurait fait trente morts; tous « étoient valets de char-rués, bateurs en grange chargés d'enfans dans l'indigence ». Ici, encore, c'est la classe ouvrière qui en fut victime et la désolation s'en suivit pour de longues années. Il nous est impossible de l'identifier.

En juillet 1782, à Cessières, petite commune à huit kilomètres à l'Ouest de Laon, règne une maladie épidémique qualifiée par le chirurgien traitant « d'anthrax compliqué de putridité ». Cependant, une lettre du Subdélégué nous donne plus de détails ; il serait survenu, à la plupart des malades, des « abcès gangréneux dans la gorge, voisins de la glotte, et qui auraient fait périr les malades faute de respiration si on ne les eût incisés avec le fer ». Cette maladie s'attaquait de préférence aux adultes puisque le Curé

de Cessières dit que les deux tiers de ses paroissiens « au nombre de quatre cents communians » en ont été atteints. A ce sujet, il nous paraît intéressant de citer la description de Huxham, membre du Collège Royal des Médecins d'Edinbourg et de la Société Royale de Londres, sur les maux de gorge gangréneux (1).

« Cette maladie s'annonçoit de différentes manières : quelquefois, on se plaignoit d'un frisson accompagné d'un peu de mal à la gorge, d'une plénitude et d'une tension douloureuse au col ; tantôt, cette maladie se déclaroit par un fort accès de fièvre, un grand mal de tête — quelquefois, à peine étoit-on attaqué que le mal de gorge et l'enflure se décloiroient sur le champ, les amigdales devenoient enflammées, les glandes parotides et les maxillaires se gonfloient subitement et si considérablement quelquefois que le malade étoit exposé à être étranglé. L'intérieur de la gorge se trouvoit tout à coup d'un rouge vif et fleuri ou plutôt de couleur cramoisi. Communément, on observoit à la luette, aux amigdales, au voile du palais à la partie postérieure du pharynx, des taches particulièrement blanchâtres dispersées de côté et d'autre qui, la plupart du temps, faisoient des progrès très rapides, couvroient l'une ou l'autre des amigdales et la luette ; c'étoit la preuve de quelque ulcère qui rongeoit profondément la partie. L'haleine étoit désagréable et elle acquéroit sensiblement une odeur si forte qu'elle devenoit insupportable ; par la suite elle

(1) Recueil périodique d'Observations de Médecine, juillet 1757.

étoit d'une puanteur insupportable. Plusieurs avoient les narines enflammées et excoriées, distillant un ichor caustique ou une matière sanieuse si excessivement âcre qu'elle rongeoit non seulement et les lèvres et les joues des malades ».

Cet exposé, d'une admirable précision, nous permet de penser qu'il s'agissait d'une épidémie de diphthérie maligne. Nous savons que cette maladie était autrefois décrite au chapitre des angines, des gangrènes, et n'avait pas encore l'individualité clinique que devait, plus tard, lui attribuer Bretonneau. Il est fort possible que la fétidité de l'haleine et l'aspect grisâtre des fausses membranes faisaient prévaloir les idées de gangrène et de putridité. La thérapeutique héroïque employée a dû contribuer à sauver de ce redoutable fléau de nombreux malades puisque le Subdélégué nous raconte qu'il « n'y eut que vingt morts ».

Au mois de décembre de la même année, une épidémie fit de grands ravages à Thenelles, village situé à dix-huit kilomètres à l'Ouest de Guise, à cent mètres de la rive droite de l'Oise. Cette maladie fut identifiée par les médecins d'alors comme une « fièvre pourpreuse » et putride, dénomination que l'on donnait fréquemment à la fièvre scarlatine. Cette maladie fit de nombreuses victimes parmi les pères de famille, « seule ressource de leurs enfans ».

Rappelons qu'au cours de l'année 1782, une épidémie de grippe débuta en Asie, puis, suivant l'évolu-

tion habituelle des épidémies de grippe, c'est-à-dire de l'Est à l'Ouest, gagna la Sibérie, Pétrograd, l'Allemagne en mai et enfin la France en juillet où elle persista pendant de longs mois. Aussi, peut-on penser qu'il s'agissait d'une épidémie de scarlatine associée à l'épidémie de grippe alors régnante. On sait, d'une façon générale que, dans ce cas, la gravité des deux affections est renforcée et expliquerait le qualificatif de « putride » donné à cette fièvre, car la scarlatine à cette époque était considérée comme une affection extrêmement bénigne. Sydenham disait: « Elle n'a d'une maladie que le nom — *hoc morbi nomen vix enim altius assurgit* ».

CHAPITRE III

CONCLUSIONS

Ainsi se termine en décembre 1782 la longue liste des épidémies dont nos aïeux furent les victimes et les témoins effrayés pendant quatre années.

Maintenant que nous les avons étudiées en détail, analysé leurs symptômes et essayé de les identifier, chose qui n'a pas toujours été facile, nous allons tenter de tirer quelques conclusions quant à la cause, la pathogénie et le traitement.

1° Les anciens voyaient dans les grandes épidémies, les « pestes », comme ils disaient, les effets de la colère divine et, lorsqu'une peste ravageait un pays, ils faisaient des sacrifices pour apaiser les Dieux. Au XVIII^e siècle, ces croyances avaient disparu des esprits et l'art médical avait fait de réels progrès. Ces épidémies provoquaient une morbidité et une mortalité considérables; alors les rapporteurs, et de Bergeles en particulier, se sont efforcés d'en déterminer les causes.

Un fait essentiel ressort de cette étude, c'est que seule ou presque, la classe pauvre fut atteinte. Les paysans ne trouvaient pas toujours comme récompense de leurs travaux aux champs une nourriture

saine et suffisante, bien souvent, ils devaient se priver. C'est ainsi que l'épidémie des environs de Chauny fut attribuée à la mauvaise qualité du « bled » dont les habitants avaient été obligés de se nourrir. Ajoutons à cela les conditions d'hygiène très rudimentaires, sinon inexistantes.

Incidemment, les rapports et la correspondance nous apprennent que certains malades par négligence ou indigence ne firent pas appel au médecin; d'autre part si quelques épidémies, comme celle de Séry-les-Mézières, furent particulièrement meurtrières, c'est « au silence et à l'insensibilité des curés » qui devaient avertir au plus tôt le Subdélégué, qu'est due cette mortalité en si grand nombre.

D'une façon générale, ils incriminent comme cause première de ces épidémies, les influences telluriques et atmosphériques, ce que nous appelons aujourd'hui la météoropathologie, et dont nous commençons à comprendre toute l'importance.

2° Quant à la pathogénie de ces épidémies, elle était basée sur la modification des « humeurs », ignorant tout de la contagiosité, de la spécificité des maladies et des réactions particulières des individus.

3° La thérapeutique ne manque pas d'intérêt. Autrefois les médecins, au début de toute maladie infectieuse, donnaient des laxatifs à leurs malades; il nous semble que c'était une utile précaution. Quant à la saignée ils n'en usaient que modérément et judi-

cieusement. De Berges la réserve à ceux qui ont un tempérament « sanguin, fort et robuste ». Il y a là un progrès sur la Médecine du ^{xvii}^e siècle.

En plus de ces très intéressants renseignements, ce travail nous a permis de connaître quelques médecins. A cette époque nous apprenons que certains charlatans se disant chirurgiens soignaient les malades, comme ceux des environs de Chauny, dont de Berges ne nous donne pas les noms mais qui « sacrifient à leur sordide intérêt tant de malades » — ou celui de Liesse, QUATREVAUX, « semblable aux chaudronniers qui battent et parcourent sans relâche la campagne pour y trouver à s'occuper ». Desains nous parle de celui de Cugny dont tout le talent consistait « à faire jouer sa lancète ».

Mais comment ne pas reconnaître la réelle valeur de Dieu, Médecin à Guise, de l'Allée, Docteur-Médecin, et Penant, Lieutenant des Chirurgiens à Chauny, et de de Berges, Médecin à la Fère. De tous ceux-ci, qui se dévouaient à la cause commune sans compter, de Berges nous a paru être le meilleur clinicien. Sa description de l'épidémie de Fourdrain est remarquable ainsi que sa thérapeutique. S'attachant avant tout à se faire une idée exacte de la maladie, on peut le comparer à Sydenham qui disait : « Lorsque j'ai à traiter quelque fièvre nouvelle, tranquille observateur, je m'abstiens d'agir, jusqu'à ce que j'aie découvert son caractère et le genre de secours propre à la combattre. »

CHAPITRE IV

PIECES JUSTIFICATIVES

SUR L'EPIDEMIE DE SAINS EN 1779

A la première nouvelle de la maladie épidémique qui règne à Sain, village à trois lieus de distance de Guise, je me suis transporté sur les lieux pour tâcher d'en découvrir la nature, en rendre compte sur le champ à la Société Royale de Médecine dont j'ay l'honneur d'être désigné correspondant.

Cette maladie est une fièvre putride milliaire qui, quoique dans son commencement est déjà très violente et en deux ou trois jours tue les malades au moment où on les croit le mieux.

Quatre sont morts hier et deux avant-hier. J'en ay laissé aujourd'hui trois en danger et l'allarme est dans le village. Plus les secours seront prompts, plus il sera facile d'empêcher les progrès du mal.

Le 28 mai 1779.

DIEU, *D. Méd. à Guise (Thiérache),*
à M. Necker.

L'EPIDEMIE QUI A REGNE A NOUVION-LE-COMTE,
SONS ET CHATILLON (1779-1780)

Mémoire présenté par M. Dolignon, Chirurgien à Crécy-sur-Serre, à M. l'Intendant de Soissons, tendant à se procurer les salaires pour avoir dans les mois d'octobre et novembre 1779 traité conjointement avec M. de Berges, Médecin à La Fère, une maladie épidémique au village de Novvion-le-Comte.

Suit une énumération des visites et une liste des médicaments fournis (Ris, Manne, Catholicum double, Ipecacuenha, Rhubarbe, Crème de tartre, Kina, Cantharide, Camphre).

Lettre du Curé de Sons au Subdélégué

... Cette maladie prend par un grand mal de teste, une espesse de rhume se forme aussitost accompagné d'une fièvre maligne qui les jette dans de grands transports et ne sont que cinq ou six jours malades et meurent.

D'hier à aujourd'huy, en voilà trois que j'enterre. Cette même maladie commence à gagner Chatillon, ma deuxième paroisse, et mon frère en est aussi attaqué. Il commence à aller mieux par les soins de M. Desgardes et j'ay seul aujourd'huy le fardeau de deux paroisses.

Sons, le 1^{er} février 1780.

... M. le Curé de Sons me mande que depuis trois semaines aux environs il règne une maladie épidémique dans sa paroisse.

... Il m'ajoute que pareille maladie commence à gagner Chatillon-les-Sons et que M. son frère qui en est le curé en a été attaqué.

Le 9 février 1780.

Le Subdélégué de Marle à l'Intendant.

RAPPORT ET CORRESPONDANCE
SUR L'ÉPIDÉMIE DES ENVIRONS DE CHAUNY
DE DECEMBRE 1780 A JUIN 1781

J'ai l'honneur de vous adresser cy-joint la relation raisonnée de l'épydémie qui a régné dans les villages d'Ognes, d'Abbecourt, de Neuflieux, de Travecy, Vandeuil et Rémigny, que le Médecin, le Chirurgien de Chauny que j'ay chargé de votre part de porter des secours aux pauvres malades m'ont remise pour vous faire passer.

Vous verrez avec satisfaction, Monseigneur, par l'état joint en mémoire que *trois cent quatre-vingt-sept* pauvres malades ont été sauvés.

Le 4 juillet 1781.

Le Subdélégué de la Fère.

Ce rapport, non daté, mais joint à la lettre précédente du Subdélégué commence par une longue diatribe contre les chirurgiens non instruits et les charlatans :

Il suffit de faire le parallèle des paroisses qui n'ont pas réclamées les secours de la médecine d'avec celles qui en ont profitées, on verra que dans celles où les malades n'ont appelé à leur secours que des chirurgiens de campagne pour la plupart trop peu instruits pour administrer des secours bien dirigés, bien combinés, bien réfléchis et méthodiques, elles ont perdues quatre fois plus de malades que celles où vos ordres nous ont conduits et où vous avez conservé tant de sujets à l'Etat. Il serait bien à désirer qu'on réprimât tous les abus qui se sont glissés et qui se multiplient tous les jours dans

l'exercice de la médecine, qu'on réprimât et qu'on formât le pouvoir des chirurgiens de campagne et des charlatans qui sacrifient à leur sordide intérêt tant de citoïens et de sujets à l'Etat; nous ne sommes que trop souvent, pour le malheur de l'humanité, les témoins de leur impéritie mais nous ne pouvons que plaindre les malheureux qui en sont les victimes et qui le seront toujours tant qu'on ne leur ota les moïens d'être trompés.

Nous allons, Monseigneur, vous faire le tableau de cette épidémie, des symptômes qui la caractérisent, et moïens curatifs que nous avons employés.

L'épidémie qui vient de faire tant de ravages s'est manifestée vers le mois de décembre 1780 dans la paroisse de Sinceny où il périt quatre-vingts personnes, elle se propagea dans celle de Rouy où elle fut aussi meurtrière.

Nous ne fûmes pas appelés dans Sinceny; nous n'en vîmes qu'un seul à Rouy qui ne mourut pas, il fut presque le seul que le fléau ne moissonna pas. — Elle se manifesta ensuite à Abbecourt et à Ognès. — Le nombre des malades et des morts n'a pas tardé à effraïer les habitants, qui demandèrent du secours. Elle passa de là à Rémigny, à Neuf-Lieux, à Travecy et se termina à Vandeuille, où elle avait perdu les trois quarts de sa force.

Les simptoms précurseurs de cette maladie étoient des picottements à la peau accompagnés de chaleur, une prostration entière des forces, un accablement général avec insomnie. Quelques jours après, la fièvre se manifestoit par un long frisson, une pesanteur considérable s'emparoit de la poitrine. Suivoit une difficulté invincible dans la respiration, une douleur vive dans l'un des

côtés qui occupoit un grand espace, des envies de vomir, souvent même des vomissements de matières poracées et billeuses, des crachats sanguinolens ou billeux. Le pous étoit extraordinairement petit, embarrassé, vermiculaire. La teste restoit douloureuse. Les malades devenoient stupides, ne se plaignant que d'une chaleur excessive qui les dévorait; ils périssoient du 4^e au 5^e quand ils n'étoient pas secourus ou qu'ils l'étoient trop tard ou quand ils n'étoient pas dociles aux conseils qu'on leur donnoit.

La langue se couvroit d'un limon jaunâtre qui ne tarδοit pas à devenir noir. Les urines n'offroient rien de particulier, sinon à ceux où le foy partageoit la charge des poudons, ce qui constituoit une hépatie suivie d'hictère — dans ce cas, elles étoient billeuses. Quand les malades ne succomboient pas du trois au cinq, il s'établissoit un dévoiement de matières billeuses putrides et d'une fœtidité insupportable. Cette maladie s'est terminée chez plusieurs par des parotides qui ont suppurées avec une très grande abondance; plusieurs ont été soulagés par des seignemens de nez.

Comme les moïens qu'on avoit employés jusque là dans les deux premières paroisses avoient été infructueux, et ne voulant pas courir les mêmes dangers, dès notre première visite, nous prîmes le partie d'ouvrir les cadavres de ceux que nous avons trouvés morts. — Nous remarquâmes qu'ils avoient les poudons gorgés et extrêmement plains d'un sang noir trop épais et trop gluant pour pouvoir circuler. Ils avoient les premières voies farcies d'une bile épaisse, exaltée et d'une infinité de grands vers, ce qui nous détermina à faire seigner les malades aussitôt qu'ils se plaignoient des symptômes prœcurseurs, dont nous avons parlé plus haut.

Quand nous avons rétablie la circulation par une ou deux seignées suivant le degré d'épaississement et la force du sujet, ce que nous remarquions par les pulsations des artères qui devenoient plus larges et plus plaines, nous vidions les premières voies par un hémétique proportionné aux forces individuelles.

Tout le temps que duroit la maladie de poitrine, qui n'étoit qu'un épiphénomène d'une fièvre putride, maladie principale, duroit (ainsi répété dans le texte), nous facilitons l'expectoration par les looks blancs dans lesquels nous faisons entrer le camphre et le sel essentiel de Kina pour rétablir ou soutenir les oscillations qui manquoient souvent; quand la matière sagnante entroit en fermentation et produisoit un dévoiement, nous avons recours aux boissons acidulées que nous substituions aux tisanes pectorales mielées, recours aux antiseptiques toutes les fois que les matières rendues par les dévoiements nous ont parues putrides, et quand les malades tomboient dans l'affaissement, nous avons emploïés les vésicatoires avec succès.

Les lavements réitérés dans le commencement de la maladie ont produits les meilleurs effets, les infusions des plantes cichicoracées, le cerfeuille et l'oiselle ont été emploïées tout le temps de la maladie avec succès. L'infusion de ruibarbe et de coralline de core ont produites les meilleurs effets et ont fait rendre une infinité de vers; il y eut même des malades qui en rendirent jusqu'à trente-deux de huit à dix pouces de longueur.

Sur le déclin de la maladie, nous avons purgé les malades avec de la poudre fébrifuge purgative de la boëtte, qui nous a toujours bien réussie. Elle réussit en-

core parfaitement dans les fièvres intermittentes qui règnent depuis un mois.

Les minoratifs ont été emploïés avec avantage dans les cas où le dévoiement ne dépuroit pas après et où il n'étoit pas permis d'emploïer des purgatifs plus actives.

Nous avons remarqués plusieurs fois que le temps froid étoit très contraire à cette épidémie qui diminueoit à mesure que le temps devenoit doux et qui reprenoit de nouvelles forces lorsque le temps devenoit froid. Aussitôt que le temps devint constamment chaud, que la transpiration s'est rétablie, cette maladie est devenue bénigne au point que les sueurs abondantes et une éruption cutanée l'ont terminée en huit jours, quoique les malades aient ressentis les premiers simphômes.

L'ALLÉE, *Doc.-Méd.*

PENANT, *Lieutenant des Chirurgiens.*

« A ce rapport fait suite un tableau relatant que L'ALLÉE et PENANT ont donné leurs soins à quatre cent dix malades dont « trois cent quatre-vingt-sept » furent guéris. »

LETTRE DU CURE DE SINCENIS

... Il n'y a malheureusement rien de plus vrai que les maux dont ma paroisse a été affligée depuis environ trois mois. Quoique je doive rendre la plus grande justice au rôle désintéressé et à l'exactitude avec lesquels Messieurs les Chirurgiens de Chauny et surtout de M. Pennant, Lieutenant du Premier Chirurgien du Roy, ont assisté nos malades, il faut convenir que ce fléau

destructeur étoit de nature à résister à tous les remèdes que l'expérience a pu prescrire.

D'un cent de malades environ, il y en a actuellement soixante qui ont payé le tribut, presque tous chefs de famille dont les bras faisoient toute la ressource de leur maison. On voit des femmes désolées, des enfants nuds criant la faim; là se sont des spectres ambulants qui ayant été conduits jusqu'aux portes de la mort ne s'en sont retirés que pour traîner pendant cinq à six semaines des jours languissants..

Le 13 février 1781.

LE CURÉ DE SINCENIS.

Je viens d'apprendre qu'une espèce de maladie épidémique qui règne dans les environs de Chauny s'est étendue dans la paroisse de Neuflieux dont je suis le Seigneur.

Je vous demande instamment, Monsieur, de bien vouloir procurer aux habitants de cette paroisse les mêmes secours que vous avez bien voulu, à la prière de mon fils, faire donner dans ses terres d'Abbecourt et d'Ognes.

Le 20 avril 1781.

LE DUC D'AUMONT.

... C'est avec la plus vive satisfaction que j'ai l'honneur de vous annoncer la cessation totale des maladies épydémiques qui ont régné dans les villages d'Ognes, Abbecourt, Neuflieux, Vendeuil, Rémigny et Travecy.

Chauny, le 16 juin 1781.

Le Subdélégué,

GOILLARD.

Pénétré de la plus vive reconnaissance des secours favorables que vous avez eu la bonté d'accorder aux pauvres malades de Travecy, ma paroisse, dans l'épidémie qu'ils essuyèrent dans le cours du mois de may dernier, j'ay l'honneur de vous écrire pour vous en témoigner mes très humbles remerciements. Ce secours fit le plus grand bien à ces pauvres malheureux.

De tous ceux qui en furent attaqués, il n'en est mort aucun depuis la première visite de Messieurs les Médecin et Chyrurgien de Chauny. Les soins et les remèdes qu'ils leur ont administré avec le bouillon et la viande eurent le plus heureux succès. Tous ces pauvres sont guéris et en santé depuis quelque tems sans récidives.

Le 20 juillet 1781.

LE CURÉ DE TRAVECY.

(Archives départementales de l'Aisne, C. 22.)

Lettre de M. Necker au Subdélégué

Monsieur de la Panneterie demeurant à Chauny expose que la mauvaise qualité des bleds, dont les habitants de plusieurs villages voisins de cette ville ont été obligés de se nourrir a occasionné une maladie épidémique qui a fait les plus grands ravages dans ces cantons. Cette maladie qui, en six jours, a enlevé quarante-deux enfants dans le seul village de Manicamp, a fait prendre le parti d'en ouvrir plusieurs; l'on a trouvé alors l'estomac rempli de vers et le poumon gangrené; cependant, au moien des remèdes qu'on y a apportés, la mala-

die a cessé peu à peu dans ce village; mais elle s'est déclarée successivement dans les paroisses du Bacy, de Sainchenis, de Viry, d'Ognes, Abecourt, et subsiste actuellement dans ceux de Saint-Gobin, de Barisy, Rouy, Remigny et même dans la ville de Chauny.

Quoique les médecins aient visité ces villages, beaucoup de malades ont succombé, les habitans des campagnes ne demandent du secours qu'à la dernière extrémité, mais ceux qui échappent à la malignité de cette épidémie ont une très longue convalescence et il est à craindre qu'après de longues souffrances, la privation absolue de tout moïen de subsister ne les fasse périr.

Le 3 mai 1781.

NECKER.

Réponse à Monsieur Necker

Il est vrai, Monsieur, que le village de Manicamp a été infecté d'une épidémie qui s'est répandue ensuite dans plusieurs villages circonvoisins, mais ce fléau destructeur doit moins être attribué à la dépouille dernière qui n'est point mauvaise qu'aux exhalaisons des marais qui sont d'une étendue assez considérable dans ces cantons et y occasionnent très fréquemment de semblables calamités.

Quoyqu'il en soit, Monseigneur, aussitôt que j'en ay été instruit, j'ay fait administrer aux pauvres malades qui en étoient attaqués tous les secours qui leur étoient nécessaires.

Ils ont été visités journellement par un Médecin et un chirurgien, je leur ay fait fournir tous les remèdes dont ils ont eu besoin pour les traiter et il a été fourny par mes ordres de la viande pour faire des bouillons à tous ceux que leur pauvreté mettoit hors d'état de s'en procurer, de sorte qu'ils n'ont manqué absolument de rien.

Le Sr de la Panneterie en se trompant sur la cause du mal le rend encore beaucoup plus considérable à vos yeux qu'il n'est effectivement. Il est vray néanmoins que la mortalité a été assez grande dans la paroisse de Manicamp que l'on peut considérer comme le foyer de la contagion, mais il s'en faut de beaucoup que l'épidémie ait fait des ravages aussi considérables dans les paroisses voisines où elle s'est étendue, soit que les exhalaisons des marais qui en étaient le principe eussent perdu leur malignité, soit que les médecins ayant mieux connu l'espèce de la maladie en ayant trouvé le remède; ce qu'il y a de certain, Monsieur, c'est que d'après le compte que je m'en fais rendre journellement, cette épidémie combattue par les soins assidus des médecins s'affoiblit journellement au point qu'il ne meure presque plus personne dans les Paroisses d'Ognes, Rémigny, Abbecourt où elle règne encore et paroît expiré.

Je n'ay pas cru, Monsieur, devoir vous instruire d'un évènement aussy ordinaire dans ma province au printems et à l'automne...

Le Sieur de la Panneterie a fait le mal beaucoup plus grave qu'il ne l'est en effet; ces sortes d'épidémies sont très fréquentes dans ma Province, mais elles se concentrent ordinairement dans un espace très limité; de

prompts secours administrés dans le principe y mettent fin en peu de tems, et l'expansion du mal n'est presque jamais à craindre.

Le 12 may 1781.

LE SUBDÉLÉGUÉ.

(Archives Départementales de l'Aisne, C. 21.)

DESCRIPTION DE L'EPIDEMIE QUI A REGNE
A PROISY ET SUZY EN 1780

Guise, le 23 janvier 1781.

Monseigneur,

Vous verrez par la lettre de détail c'y jointe de Monsieur Dieu, Médecin en cette ville, qu'il règne dans le village de Proisy spécialement et deux autres paroisses circonvoisines une maladie appelée vulgairement fluxion de poitrine et compliquée d'une putridité assez considérable; les mauvais traitements faits aux malades dans le principe ont été presque la cause de la perte de ceux qui ont périés.

Pour obvier à cet inconvénient, M. Dieu a laissé à Madame la Marquise Demoutiers, la façon dont le chirurgien dans cette paroisse doit se comporter dans le principe de la maladie; vous verrez par sa lettre qu'il ne faut pas beaucoup de remèdes ny d'aliments; il m'a seulement ajouté verbalement qu'il faudrait dans la conva-

lescence un peu de viande pour des bouillons, ce que je ne ferai délivrer qu'avec votre agrément.

Madame la Marquise de Moutiers m'a aussi écrit sur cette maladie suivant sa lettre que j'ay l'honneur de vous adresser. Je sçay que dès le principe elle a donnée des secours qu'elle a continuée jusqu'à ce jour (je ne puis vous dissimuler que c'est une femme charitable) mais elle me marque que son peu d'opulence ne lui permet pas de suffire à tous.

BOURGEOIS,

Subdélégué de l'Intendance de Soissons à Guise.

Appelé dans les environs de Proisy par un malade, j'appris qu'il régnoit dans le village une maladie qui, depuis jours environ, avoit enlevé beaucoup de personnes. En ma qualité de Correspondant de la Société Royale, je crus devoir me transporter dès le lendemain sur les lieux pour chercher s'il en étoit encore tems à arrêter le mal dans son principe.

Je visitai en cinq heures de tems une vingtaine de malades dont quatre sont dans un état absolument désespéré, les autres sérieusement attaqués mais dans les différens tems de la maladie. Beaucoup d'autres se plaignoient de maux de tête, de courbature, de perte d'appétit qui sont les symptômes précurseurs. La frayeur est plus grande encore que le mal.

Trois personnes sont périées dans la même maison et une quatrième a peut-être éprouvé le même sort. Les symptômes qui accompagnent cette maladie, qui n'est autre que celle connue sous le nom vulgaire de fluxion

de poitrine compliquée généralement chez tous les malades avec une putridité considérable, sont un mal de tête violent, la fièvre avec plusieurs redoublements chaque jour, le point de côté et le crachement de sang; chez quelques-uns un cours de ventre bilieux et putride, chez d'autres, une constipation opiniâtre. Vers le quatre, la tête s'embarrasse, le délire survient et les malades périssent le sept. Tout le village paroît devoir être successivement la proie de cette maladie qui, mieux traitée, seroit funeste à moins de personnes.

J'ose même croire que la plupart des morts ont été la victime de la routine aveugle d'un chirurgien de campagne, auquel le soin de ces malheureux est confié et qui, dans le fort de la toux et même du crachement de sang leur administroit l'émétique à la dose de quatre ou cinq grains...

... Proisy n'est pas le seul village où cette maladie reigné, Monceau, Malzy, Chigny, Anglancourt qui sont, comme celui-ci sur les bords de l'Oise, ont beaucoup de malades.

Guise, le 24-1-81.

DIEU,

*Médecin Correspondant de la Société Royale
de Médecine de Paris.*

« Au sujet du traitement », la poudre fébrifuge et la poudre purgative universelle m'ont servi le plus heureusement. La maladie a été fréquemment compliquée de symptômes vermineux, ce qui m'a obligé à recourir plusieurs fois à l'usage de l'helmintourton ou mousse de

corse, vermifuge admirable. J'ay été nécessité d'employer fréquemment les looks que j'ay composés le plus simplement qu'il m'a été possible, sans altérer leur vertu. J'ay substitué aux eaux distillées qui en auroient augmenté le prix considérablement une infusion de fleurs de sureau. J'ay distingué par une croix le nom de ceux qui sont morts depuis les secours accordés, ils sont au nombre de quatre sur quarante et tous âgés; indépendamment de ces quarante j'en avois traité une vingtaine avant l'arrivée de vos ordres et depuis cette époque, j'en ay traité une douzaine qui ne sont pas compris dans la liste des pauvres.

Il étoit péri environ seize grands corps dans cette paroisse avant mon arrivée et depuis le vingt-trois janvier, j'en ay encore vu périr huit, ce qui quadruple la mortalité dans ce village où il s'enterre par année commune plus de six grandes personnes. La maladie avoit commencé vers la mi-décembre ses ravages et a continué environ deux mois et demi.

Je me propose d'envoyer incessamment à la Société Royale de Médecine un mémoire circonstancié de cette maladie et dans lequel je présenterai les causes que j'ay estimé être bien véritables de cette épidémie.

Guise, le 30 mars 1781.

DIEU,

*Médecin Correspondant de la Société Royale
de Médecine de Paris.*

M. le Curé de Suzy, Monsieur, enterera aujourd'huy la quinzième grande personne morte de la même maladie

qui, malgré tous nos soins et les secours que nos postes nous permettent de leur donner, les enlève en très peu de jours. Ce sont des espèces de fluxions de poitrine qui commencent par un grand mal de teste, des points de côté avec des crachements de sang.

Le 2 mars 1781.

DE LA GRANCHE, *Subdélégué.*

Je joins ici, Monsieur, une requête qui vient de m'être adressée par les curé et habitans de la Paroisse de Suzy. Ils exposent qu'il règne dans leur Paroisse une maladie qui y a déjà enlevé quinze grandes personnes; sept ou huit habitans en sont encore attaqués et cette maladie fait chaque jour de nouveaux progrès.

Le 5 mars 1781.

Monseigneur,

Les habitans de Suzy m'ont laissé ignorer dans le tems la maladie épidémique qui a régné sur leur paroisse l'automne dernier et je n'en ay été informé que lorsque a été passé et j'ose même dire quelle eut fait moins de ravages si ils eussent été secourus comme votre Grandeur nous autorise à les faire secourir lorsque nous sommes instruits tant par les secours des médecins que par les remèdes et les aliments.

La Fère le 20 mars 1782.

FONTAINE,
Subdélégué.

(Archives Départementales de l'Aisne, C. 22.)

EPIDEMIE DE SERY-LES-MEZIERES
ET DE MAUREGNY-EN-HAYE (1781)

Je joins ici, Monsieur, une requête qui vient de m'être adressée par les Curé et habitans de Séry-les-Mézières; ils exposent qu'il règne depuis huit jours dans leur paroisse une maladie épidémique qui s'y manifeste d'une manière allarmante et demandent les secours ordinaires.

Le 6 février 1781.

L'ELEU.

... Je l'avois engagé (Monsieur de La Brusse, Médecin des Epidémies) à se rendre à Soize, paroisse de la Subdélégation de Rosoy, dont le Seigneur m'avoit marqué que les chirurgiens de son canton ne connoissoient point la maladie qui régnoit et faisoit des ravages chez luy et qu' ils ne savoient comment les traiter...

... (Aussi, ai-je dû envoyer M. Dieu, Médecin à Guise.) D'après lui, ces maladies sont des fièvres bilieuses qui gonflent le foye et y portent la gangrène et font périr les malades en vingt-quatre heures...

... C'est au silence et à l'insensibilité des curés que l'on doit imputer de semblables désastres...

Le 8 février 1781.

L'ELEU.

La maladie de Séry-les-Mézières fait encore des progrès. On n'y sonne plus pour les morts depuis huit jours.

La même maladie s'est manifestée depuis trois jours à Mauregny près Coucy-les-Eppe. Monsieur de la Brusse en revient et m'annonce qu'il en est mort trois ou quatre personnes.

J'attends des nouvelles de Rosoy et de Soize où la même maladie foit aussi des ravages.

Cette maladie, Monseigneur, a enlevé depuis quinze jours à Noircourt, paroisse de la Subdélégation de Rozoy, dix-huit personnes.

Le 19 février 1781.

L'ELEU.

Il n'est plus question de maladie épidémique à Séry-les-Mézières depuis quinze jours..

... Avant que vous n'ayez chargé d'engager M. Dieu, Médecin à Guise, comme le plus à la portée de Séry, de s'y transporter, il y étoit mort seize grandes personnes. Lorsqu'il s'y est rendu, il a trouvé trente-sept malades dont trois étoient désespérés et qui sont morts.

Le médecin n'en a point perdu d'autres, quoiqu'il ait traité soixante-douze malades.

Le 31 mars 1781.

L'ELEU.

... Les bontés que vous avez pour les pauvres et la confiance que Monsieur le Subdélégué a eut en moi mont mi à porté de traiter les maladies épidémiques qui ont régné dans nos environs... (Mauregny-en-Haye).

Le 11 mars 1782.

QUATREVAUX, *Chirurgien à Liesse.*

Critique du Chirurgien Quatrevaux

par L'Eleu, Subdélégué

Il explique que le chirurgien Quatrevaux a profité de l'aisance des habitants de Mauregny pour les soigner et leur vendre des médicaments au prix fort.

« Je crains qu'il ne soit du nombre de ces chirurgiens qui, semblables aux chaudronniers, battent et parcourent sans relâche la campagne pour y trouver à s'occuper, et de traiter et de qualifier d'épidémie une maladie ordinaire.

« Celle de Rosoy tire à sa fin ; elle a emporté soixante personnes ; elle étoit, Monsieur, si contagieuse, que des habitans des villages voisins de Rosoy y étant allé voir des malades leurs parens ou amis, sont morts chez eux de la maladie qui a désolé Rosoy. »

Le 13 avril 1782.

L'ELEU.

Extrait de Mémoires

... Disant qu'en conséquence des ordres de Monsieur le Subdélégué de Laon, il se seroit rendu dans la paroisse de Mauregny dans le courant de février et mars 1781 et qui laurois traité environs quarante-quatre à cinq malades « attaqués de fièvre éscarlatine » pour les quelle il a foit des voïages et emploïer des remèdes.

Le 1^{er} novembre 1782.

QUATREVAUX.

Certifié véritable par le Curé de la Paroisse.

Il est vray que le Sieur Quatrevaux, Maître en Chirurgie à Liesse, a traité en 1781, de l'ordre du Sieur Labrusse, Médecin à Laon et alors chargé des épidémies, nombre d'habitants de Mauregny-en-Haye .

Le 6 mars 1786.

L'ELEU.

(Archives Départementales de l'Aisne, C. 22.)

DESCRIPTION DE L'EPIDEMIE QUI A REGNE
A FOURDRAIN ET AUX ENVIRONS
D'AVRIL A JUILLET 1781

RAPPORT

C'est au village de « Foudérin » entre La Fère et Laon que la maladie qui afflige plusieurs villages de la Subdélégation de Chauny et celle de la Fère se présente de la manière la plus insidieuse.

De neuf malades que j'ai visités le 14 de ce mois, d'après les ordres de M. Fontaine, Subdélégué de cette dernière ville, il y en avoit deux qui, quoiqu'allités seulement depuis deux ou trois jours présentoient déjà tous les symptômes d'une cangrène prochaine; un autre malade dans le septième de sa maladie avoit une éruption miliaire d'un mauvais caractère. Sa peau étoit brune, il raloit et succombera.

Des six autres, cinq annonçoient par l'affaissement et le peu de ton que je leurs ai trouvés des maladies graves. La dernière étoit une femme de trente-quatre ans (la majeure partie des malades approchent cet âge) qui étoit dans le dix-septième de sa maladie. Je la crois au terme de sa guérison. Quelques autres personnes effrayées et sentant un mal-être m'ont consulté. On peut regarder cette maladie comme putride, maligne, cancréneuse.

Elle débute, pour l'ordinaire, par des symptômes en apparence très peu allarmants. C'est néanmoins dans ces tems là qu'on doit administrer les remèdes généraux et la juguler pour ainsi dire, ou s'en est fait de la majeure partie des malades. Tous éprouvent un mal-être, une courbature universelle, des dégoûts, ils se décolorent et prennent une légère teinte de jaune. A les voir, on diroit qu'ils finissent une maladie.

Cet état dure quatre ou cinq jours, après quoi une fièvre sans énergie, sans ton dans les solides et que pour cette raison on peut appeler fausse fièvre, paroît avec des embarras vers la gorge, des points dans la poitrine, de la toux, des maux de tête accablants. Alors, le visage se fonce en couleur ; la langue a cette époque est aussi souvent rouge, sèche, brune plus tard.

Dans le nombre, il y en a qui ont le ventre très libre. Ceux chez qui la maladie est moins grave ou pour mieux dire moins insidieuse dans l'origine avec la fièvre plus développée (alors la saignée peut convenir) ont une éruption plus ou moins pectéchiâle vers le septième.

Chez les autres, la marche est plus rapide. Le poulmon se gorge tout de suite, la peau est d'un brun noir.

Au bout de deux ou trois jours, le froid s'empare des extrémités et ils succombent à une gangrène générale. On a vu des parotides dès le premier jour que les malades se sont allités. Ce triste tableau annonce que les forces et le ton des solides sont anéantis dès l'origine et que les fluides visent à une solution putride et gangréneuse.

Pour guérir, il faut prendre la maladie « ab ovo » c'est-à-dire dès l'instant que les malades éprouvent ce mal-être, cette courbature ; il faut surtout pourvoir aux forces languissantes et aller au devant de la dissolution putride des fluides en vidant et purgeant les premières voies, qui semblent le foyer d'où le principe putrescent se propage dans la masse générale des liqueurs.

Pour remplir ce double objet, on débute par une potion cathartico-émétique et dès le lendemain, on purge avec les tamarins, la casse, la rhubarbe et, suivant les circonstances, si le premier jour les évacuations ont été peu considérables ; dans le cas contraire, on met un jour entre deux...

Lorsque la maladie s'annonce par une forte diarrhée, comme cela peut arriver, alors quelques grains d'ipécacuanha méritent la préférence. Dès le jour même ou le lendemain de la purgation je voudrais qu'on appliquât deux vésicatoires camphrés aux jambes. Ce remède en relevant le ton des solides occasionneroit une fièvre énergique capable de lever les stases, les engorgements qui se sont formés dans le tems de la courbature ; il établiroit en sus un courant d'humeur à la peau qui serviroit d'égoût et feroit une diversion favorable au cerveau, aux poumons et aux autres viscères. Quand les premiers vési-

catoires ne suffisent pas, on en met un autre à la nuque. J'observe qu'il est essentiel d'y entretenir la suppuration pendant plusieurs jours.

Dès l'invasion, on aura recours aux boissons un peu toniques et antiputrides: telles sont la limonade plus ou moins acidulée, le vinaigre, et dans le cas d'une trop grande dissolution, l'esprit de soufre dans une tisane de chiendent et d'orge, un peu de vin toujours étendu dans le double d'eau pendant tout le tems que les forces sont languissantes. La crème de tartre administrée journellement à la dose d'un ou deux grammes et comme antiputride, et pour procurer la liberté du ventre s'il en est besoin, on peut lui associer quelques grains de camphre.

Chez ceux qui ont la langue fort sale, humide et blanche, on a procuré cette liberté et on évacue journellement les humeurs qui alors sont toujours abondantes avec un verre ou deux d'une eau légèrement émétisée, dans laquelle on peut mettre un peu de vin.

Je donne la préférence au pain et aux farineux comme le ris, l'orge avec les plantes potagères acescentes pour faire le bouillon. Celui fait avec une viande vise trop à l'alkalescence et ne peut convenir qu'à la fin de la maladie; c'est-à-dire lorsque les malades entrent en convalescence. On y ajoute aussi le ris, les plantes acescentes.

Un des plus puissants toniques et antiputride est le Kina. Il faut y recourir de bonne heure, lorsque le ton des solides ne se relève pas avec les autres moyens que j'ai indiqués. On en fait infuser deux onces dans une pinte de vin et on donne trois à quatre onces de ce vin,

même plus chaque jour, partagé en trois ou quatre doses. On peut également administrer le Kina sous d'autres formes. Des accidents particuliers, des complications, sont dans le cas d'exiger des variations dans l'administration des secours que je viens d'indiquer. Un médecin soigneur, intelligent, saura y pourvoir.

On aperçoit sûrement que la saignée doit être rarement mise en usage; elle ne convient qu'à ceux dont la maladie débute par une fièvre violente, qui sont d'un tempérament sanguin, fort et robuste, et cela le 1^{er} ou le 2^e jour seulement.

Les huileux qu'une routine aveugle et ignorante emploie toujours lorsqu'il y a toux ne conviennent point ici, non plus que le kermès minéral sous le prétexte de donner du ton, de diviser et de déterminer les humeurs à la peau.

Il est des moïens plus efficaces, plus salutaires pour remplir ces indications. Presque toujours une tasse ou deux d'une infusion de sureau suffisent pour soutenir l'éruption lorsqu'elle a lieu.

J'ai tonné, mais avec bonté et douceur, contre les attroupements au lit des malades. J'ai tâché de faire sentir au peuple que ses prétendus soins sont meurtriers et pour les malades et pour lui-même, que c'est là le vrai moïen de propager la contagion, qu'une ou deux personnes suffisent pour soigner un malade, qu'on ne doit jamais manger dans la chambre qu'il habite, qu'il faut lui procurer le plus d'air possible, faire évaporer du vinaigre, faire brûler du soufre dans sa chambre, que ceux qui le soignent doivent se laver les mains, le visage

avec le vinaigre, qu'on doit faire la même chose aux malades, enfin que l'usage modéré du vin est un des meilleurs moïens pour se garantir de la contagion et de la maladie.

A la Fère, le 17 may 1781.

M. DE BERGES, *Médecin à la Fère.*

Ce rapport était destiné à la Société Royale de Médecine.

Il existe aux archives de l'Aisne (C. 22) une copie plus ou moins conforme de ce rapport faite par le Subdélégué Fontaine, dans un français plus correct (style, orthographe), mais avec moins de précisions et ne respectant pas tous les détails cités par de Berges.

La maladie de Fourderin s'est terminée le plus heureusement possible grâce aux secours que vous avez accordés, Monseigneur, aux malheureux habitans de ce village.

Monsieur Colombin, Inspecteur des Hôpitaux Civils du Royaume, m'a marqué sa satisfaction sur le plan que j'avois tracé pour combattre cette épidémie, je crois devoir vous en faire part.

La Fère, le 9 juillet 1781.

DE BERGES,
Méd. à La Fère.

(Archives Départementales de l'Aisne, C. 531.)

DESCRIPTION DE L'EPIDEMIE QUI A REGNE
A BEAUMONT-EN-BEINE ET A GOLANCOURT
EN SEPTEMBRE 1781

Rapport adressé au Subdélégué de Ham

... L'esquinancie maligne dont il s'agit s'annonçoit par un vertige et un frisson suivi d'une grande chaleur qui devenoit enfin excessive; il y avoit vomissemens et diarrhée. On sentoît ensuite mal à la tête et à la gorge, les yeux étoient enflammés, larmoyans, l'intérieur de la gorge et les amygdales étoient d'un rouge vif et vermeil; le second jour, le visage, le col, la poitrine, les mains jusqu'au bout des doigts prenoient une couleur érizypélateuse foncée et s'enfloient considérablement.

A quelques-unes, les parotides gonfloient. L'haleine étoit fort mauvaise et contagieuse au point que moi-même je me suis senti de la fièvre avec mal à la gorge pendant six jours pour être resté un assez long espace de tems dans un endroit qui renfermoit plusieurs malades. J'ai regardé cette maladie comme une fièvre maligne dont le point malin avoit son siège à la gorge et tuoit en deux ou trois jours, et voicy le traitement que j'ay employé et qui m'a réussi. J'ose affirmer qu'il n'en est mort aucun de ceux qui l'ont suivi. Il en est mort six à Beaumont, aillant à Golancourt avant que j'eus été instruit de la maladie et depuis, tous les autres ont été sauvés.

Immédiatement après la seignée, si je l'avois jugé nécessaire, je faisois prendre un vomitif pour mettre à l'abry de la diarrhée qui étoit contraire à l'éruption. Si

la diarrhée survenoit malgré ma précaution, je donnois de la thériaque. La boisson étoit délayante et diaphorétique acidulée avec le syrop de vinaigre. Je faisois gargariser souvent, d'abord avec des adoucissans, ensuite avec des détersifs qui faisoient supurer les escarres; je terminois par des doux purgatifs. A plusieurs qui avoient des convulsions, que je soupçonnois être occasionnées par la présence de vers, je les ai fait disparoitre avec la mousse de core même dans le fort de la maladie.

Il n'y a plus, à présent, à Beaumont qu'une demi-douzaine de convalescents et deux ou trois malades ; comme presque tout le village y a passé, j'ai lieu de croire que c'est une chose finie pour cette paroisse.

A Golancourt, il ny en a plus. J'ai opposé la plus scrupuleuse attention pour qu'il ny ait que les pauvres nécessiteux qui profitassent des secours que Monseigneur l'Intendant a bien voulu leur accorder. Pour moy, comme tous les habitans de Beaumont en général ne sont pas fort aisés, je ne prendrai rien même à ceux qui pourroient faire quelque chose. Je ne demanderai pour récompense de mes soins que la continuation et la protection dont Monseigneur l'Intendant m'a honoré jusqu'à présent, dont j'ai ressenti les effets et dont le souvenir me pénétrera de la plus vive reconnaissance.

Le 11 septembre 1781.

DESAINS,

D. Méd.

Suit une autre lettre du Docteur Desains non datée :

L'épidémie qui règne à Beaumont et à Golancourt est une esquancie maligne; elle se fait connoître par les symptômes suivants: un vertige, un sentiment de froid, un frisson suivi d'une grande chaleur; ces deux derniers symptômes se succèdent alternativement pendant quelques heures jusqu'à ce qu'enfin la douleur devienne constante et excessive. Il y a vomissements et diarrhée, souvent tous les deux à la fois; on se sent du mal à la tête et à la gorge. Les yeux sont enflammés et larmoyans, l'intérieur de la gorge et les amygdales sont d'un rouge vif et vermeil. Le second ou le troisième jour de la maladie, le visage, le col, la poitrine et les mains prennent une couleur érizypélateuse et s'enflent considérablement. A quelques-uns, les parotides se gonflent et sont douloureuses. Le venin qui cause cette maladie est si actif que les malheureux qui en sont atteints périssent en deux jours. Je n'en ai visité que quelque-uns. J'ai été assez heureux pour les sauver. Les autres sont traités par un chirurgien établi à Cugni qui n'est reçu dans aucune maîtrise. Il a fait jusqu'icy jouer sa lancète. Il en est mort et réchappé par son traitement. Je pense qu'un traitement dirigé selon les règles de l'art pourroit en sauver davantage. Si plusieurs se sont retirés conduits par une routine aveugle, je l'attribue à la force et à la bonté de leur tempérament.

DESAINS, *Doct. Méd.*

(Archives Départementales de l'Aisne, C. 22.)

EPIDEMIES DE BONCOURT, CESSIERES, THENELLES
(1782)

... Le médecin m'annonce que la maladie de Boncourt tire à sa fin. Il reste peu de malades et suivant toutes apparences ils se tireront d'affaires.

Le 15 avril 1782.

LE SUBDÉLÉGUÉ.

Je n'ai été averti, Monsieur, qu'il y a dix jours et dans le moment que je partoisi, du désastre de la paroisse de Boncourt. Il y avoit déjà vingt personnes qui avoient été les victimes d'une maladie qui y régnoit. J'ay, sur l'avis indirect qui m'en étoit parvenus prié le Médecin chargé des épidémies de se transporter sur le champ à Boncourt...

... Mais dix personnes ont encore été emportées par la maladie, ce qui porte le nombre des morts à trente. Ces morts étoient tous valets de charrue, bateurs en grange chargés d'enfans et dans l'indigence.

Laon, le 16 avril 1782.

LE SUBDÉLÉGUÉ.

Depuis quatre mois, les deux tiers de mes paroisiens, au nombre de quatre cent communians, ont été affligés de putridité que le chirurgien a traité d'anthrax.

Malgré toute son assiduité et l'attention possible, il en est mort vingt environ.

Le 6 novembre 1782.

Le Curé de Cessières au Subdélégué.

Il a régné à Cessières pendant tout le mois de juillet et une partie de celui d'aoust des fièvres putrides dont plus de cent cinquante habitans ont été attaqués. Il est survenu à la plus part de ces malades des abcès gangréneux dans la gorge qui étoient voisins de la glotte et qui auroient fait périr les malades faute de respiration si on ne les eut incisé avec le fer. Vingt des habitans de Cessières ont été victimes de cette cruelle maladie.

Le 18 novembre 1782.

L'ELEU, *Subdélégué.*

Une maladie épidémique a régné longtemps à Cessières l'année dernière et y a fait bien des ravages, quoique ce village ne soit éloigné de Laon que de deux lieues.

(Suivent des reproches au chirurgien qui y a soigné l'épidémie sans en avertir un médecin et sans autorisation.)

Le 11 aoust 1783.

LE SUBDÉLÉGUÉ DE LAON.

EPIDEMIE DE THENELLES (DECEMBRE 1782)

Je m'adresse à votre Grandeur pour solliciter des secours en faveur de mes paroissiens qui languissent dans la misère; depuis quatre mois il règne ici une fièvre pourpreuse et putride. Des pères de famille, seule ressource de leurs enfans, en ont été les victimes.

VILLIN, *Curé à Thenelles.*

Subdélégation de Guise, 2 avril 1783.

(Archives Départementales de l'Aisne, C. 23.)

Vu : *Le Doyen :*
TIFFENEAU.

Vu : *Le Président de thèse :*
TANON.

Vu et permis d'imprimer :
Le Recteur de l'Académie de Paris :
ROUSSY.

BIBLIOGRAPHIE

Archives Départementales de l'Aisne, Laon, C. 20, C. 21,
C. 22, C. 631.

Journal de Médecine, Paris, 1757.

Histoire et Mémoires de la Société Royale de Médecine,
années 1779 à 1782.

TROUSSEAU. — Clinique Médicale de l'Hôtel-Dieu de
Paris, 1877.

GRISOLLE. — Traité de Pathologie interne, 1884.

LAVERAN. — Des Maladies épidémiques, 1895.

DIEULAFOY. — Manuel de Pathologie interne, 1897.

E. JOLTRAIN et P. BAUFLE. — La Grippe, 1921.

Encyclopédie Médico-Chirurgicale : « Maladies Infectieuses ».

BARIÉTY. — Les Septicémies à pneumocoques, 1937.

LOUIS PICARD. — Thèse, 1938.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER. — <i>Aperçu géographique et ethnique de la Thiérache</i>	13
CHAPITRE II. — <i>Description et Etude des Epidémies dans la Thiérache de 1779 à 1782</i>	17
1. L'Epidémie de Sains (1779)	18
2. Les Epidémies de Nouvion-le-Comte, Sons et Châtillon (1779-1780)	20
3. L'Epidémie des environs de Chauny (1780-1781).	23
4. L'Epidémie de Proisy et de Suzy (1780).....	31
5. Epidémie de Séry-les-Mézières et de Mauregny-en-Haye (1781)	35
6. L'Epidémie de Fourdrain et des environs (1781)	37
7. L'Epidémie de Beaumont et Golancourt (1781).	46
8. Les Epidémies de Boncourt, Cessières, Thenelles (1782)	50
CHAPITRE III. — <i>Conclusions</i>	55
CHAPITRE IV. — <i>Pièces justificatives</i>	59
BIBLIOGRAPHIE	91
